



© Elina Brotherus, Broom, 2018, tirage pigmentaire, 50x66 cm, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm. Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018



© Elina Brotherus, Carry and levitate, 2018, 120x90 cm, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm. Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENTS	3
NOUVELLES EXPOSITIONS	24
EXPOSITIONS EN COURS	58

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Depuis une vingtaine d'années, elle s'implique dans la promotion de la création actuelle.



© Elina Brotherus, Denk mit, 2018, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm.
Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018

FOCUS – Photo Basel

Les photographies performatives et ludiques d'Elina Brotherus (1972, FI) – issues de sa récente série *One Minute Sculpture with Erwin Wurm* – sont exposées à Photo Basel, qui propose une belle 4^{ème} édition. Créée en 2015 et faisant partie des nombreuses foires parallèles d'Art Basel (le *off*), Photo Basel a été conçue cette année en collaboration avec le curateur suisse Daniel Blochwitz. Trente-cinq exposants issus de douze pays sont réunis pour présenter plus de 110 artistes, soit 450 œuvres. Quelques galeries proposent des artistes émergents, notamment Fabian Unternährer (1981, CH).

Un nouveau secteur a vu le jour (peut-être inspiré de Frieze Masters à Londres), le Master Cabinet qui présente des photographies *vintage* ou classiques du 20^e siècle illustrant des moments-clés de l'histoire du médium. Un concours a été créé cette année, le Alpa Award, afin de récompenser l'un des artistes exposés. Pour les passionnés de livres, la foire accueille les 35 ouvrages sélectionnés lors des derniers Paris Photo Aperture PhotoBook Awards.

Des rencontres avec le public sont également organisées, notamment " Women in the art industry " le 15 juin à 16h30 avec cinq invitées du monde de l'art : Sarah Girard, Directrice de Journées photographiques de Bienne, Valérie Fougeirol, curatrice indépendante ; Anna Patricia Kahn, directrice de la °CLAIRbyKahn Gallery fondée à Munich et Judith Peyrat, directrice de la galerie Baudoin Lebon, Paris.

Nassim Daghighian

→ Photo Basel, Volkshaus Basel, Bâle, 12.06. – 17.06.2018, www.photo-basel.com



© Fabian Unternährer, At Sea n°3, 2016, tirage pigmentaire, 110x165 cm. Courtesy Galerie Esther Woerdehoff, Paris – Photo Basel 2018

Galleries participant à Photo Basel :

&CO119 - Paris, France ; Baudoin Lebon - Paris, France ; Galerie Baudelaire - Anvers, Belgique ; Bildhalle - Zurich, Suisse ; Camara Oscura - Madrid, Espagne ; Carlos Carvalho Arte Contemporanea - Lisbon, Portugal ; Caroline O'Brien - Amsterdam, Pays-Bas ; Galerie Catherine et André Hug - Paris, France ; °CLAIRbyKahn gallery - Zurich, Suisse ; Dorothee Nilsson Gallery - Berlin, Allemagne ; Galerie Esther Woerdehoff - Paris, France ; Fabian & Claude Walter Galerie - Zurich, Suisse ; Flatland - Amsterdam, Pays-Bas ; Fontana - Amsterdam, Pays-Bas ; Galerija Fotografija - Ljubljana, Slovénie ; Galleria Heino - Helsinki, Finlande ; Ibasho Gallery - Anvers, Belgique ; Ilex Gallery - Rome, Italie ; Ira Stehmann Fine Art - Munich, Allemagne ; Kahmann Gallery - Amsterdam, Pays-Bas ; Kana Kawanishi - Tokyo, Japon ; La Basla Arte - Bogota, Colombie ; Mimmo Scognamiglio artecontemporanea - Milan, Italie ; Only Photography / Roland Angst - Berlin, Allemagne ; Persiehl & Heine - Hamburg, Allemagne ; Galerie Peter Sillem - Frankfurt, Allemagne ; Photon - Ljubljana, Slovénie ; Prince House Gallery - Mannheim, Allemagne ; The Ravesteijn Gallery - Amsterdam, Pays-Bas ; Galerie Springer - Berlin, Allemagne ; Galerie STP - Greifswald, Allemagne ; Susanne Albrecht - Berlin, Allemagne ; Galerie Monika Wertheimer - Oberwil/Basel, Suisse ; Aperture - New York, USA ; Hartmann Projects - Stuttgart, Allemagne.

Quelques artistes exposés :

Balthasar Burkhard, Edward Burtynsky, Stephen Shore, Erwin Olaf, Lee Miller, Robert Capa, Antanas Sutkus, Sascha Weidner, Fabian Unternährer, Tokyo Rumando, Albarran Cabrera, Elina Brotherus, Roger Ballen, Daniel Blaufuks, Jessica Backhaus, Tatiana Macedo, Laurence Aegerter, Withoi Worms, Philippe Halsman, Thomas Dworzak, Karlheinz Weinberger, Sonja Braas, Paolo Ventura, Robert Polidori, Boris Gaberscik, Radenko Milak & Roman Uranjek, Mikiko Hara, Jeanloup Sieff, Albert Watson, Takshi Suzuki, Juan Osorno, Aaron Siskind, Kazuo Kitai, Joseh Sterling, Ljubodrag Andric, Sarah Moon, Frank Mädler, Gerhard Vormwald, Alinka Echeverria, Georges Rousse, Christopher Thomas, Ute und Werner Mahler, Christopher Thomas, Jan Banning.

Source : dossier de presse



© Sascha Weidner, Trial II, 2008, tirage pigmentaire, 40x40 cm, de la série Am Wasser Gebaut. The Estate of Artist Sascha Weidner. Courtesy Dorothee Nilsson Gallery, Berlin – Photo Basel 2018



© Ayana V. Jackson, *Labouring under the sign of the future*, 2017. Courtesy of the artist & Baudoin Lebon, Paris – Photo Basel 2018



© Jacquie Maria Wessels, Garage Stills #10, 2014. Courtesy of the artist & Galerie Baudelaire, Anvers – Photo Basel 2018



© Johanna-Maria Fritz, Iceland, 2015, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 100x100 cm. Courtesy of the artist & Monika Wertheimer, Oberwil/Basel – Photo Basel 2018



© Alinka Echeverria, Anthem, de la série Becoming South Sudan, 2011. Courtesy of the artist & Ravestijn Gallery, Amsterdam – Photo Basel 2018



© Julia Fullerton-Batten, Ophelia, de la série Old Father Thames, 2018, c-print, 102x137 cm. Courtesy of the artist and Camara Oscura Galería de Arte, Madrid – Photo Basel 2018



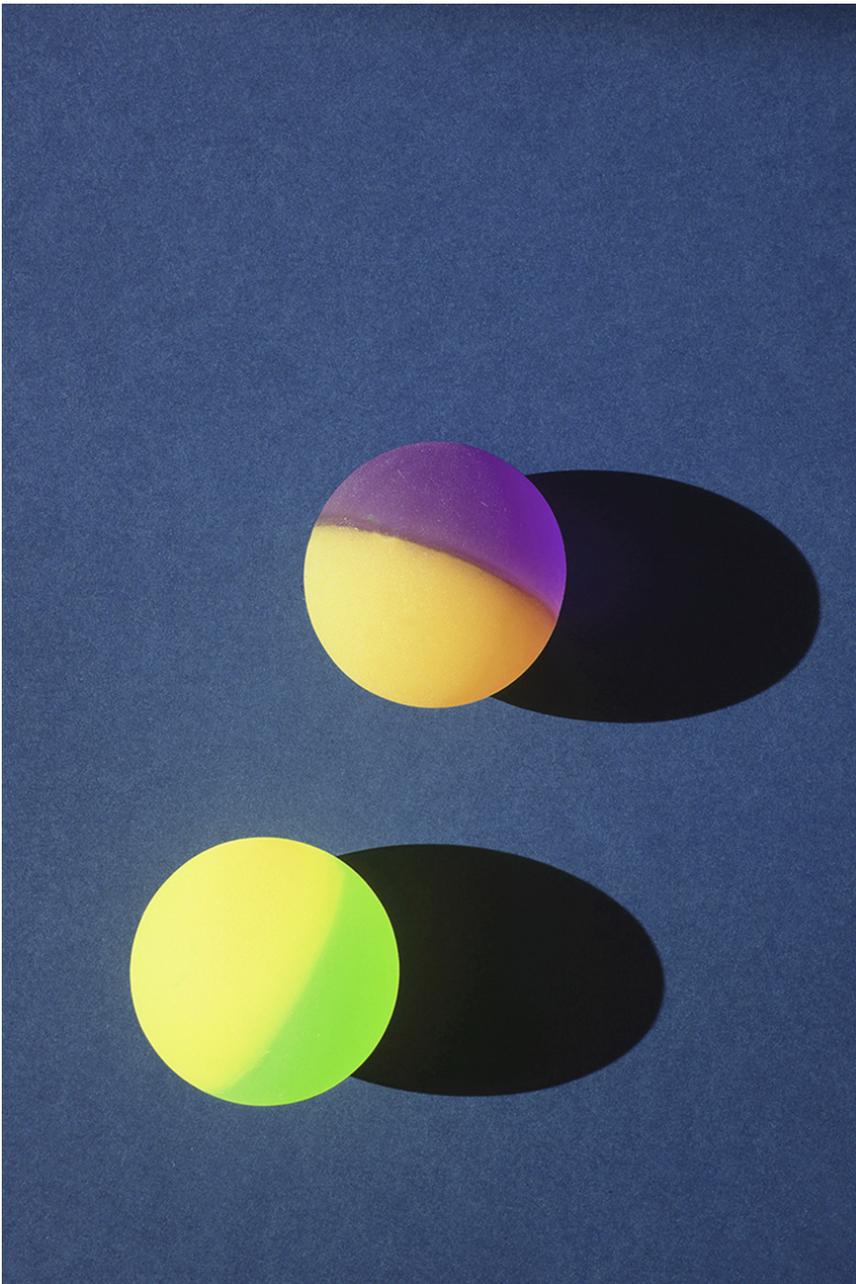
© Erwin Olaf, Huai Hai, Portrait #1, de la série Shanghai, 2017, tirage pigmentaire d'archive, 75x56 cm and 120x90 cm. Courtesy of the artist & Flatland Gallery, Amsterdam – Photo Basel 2018



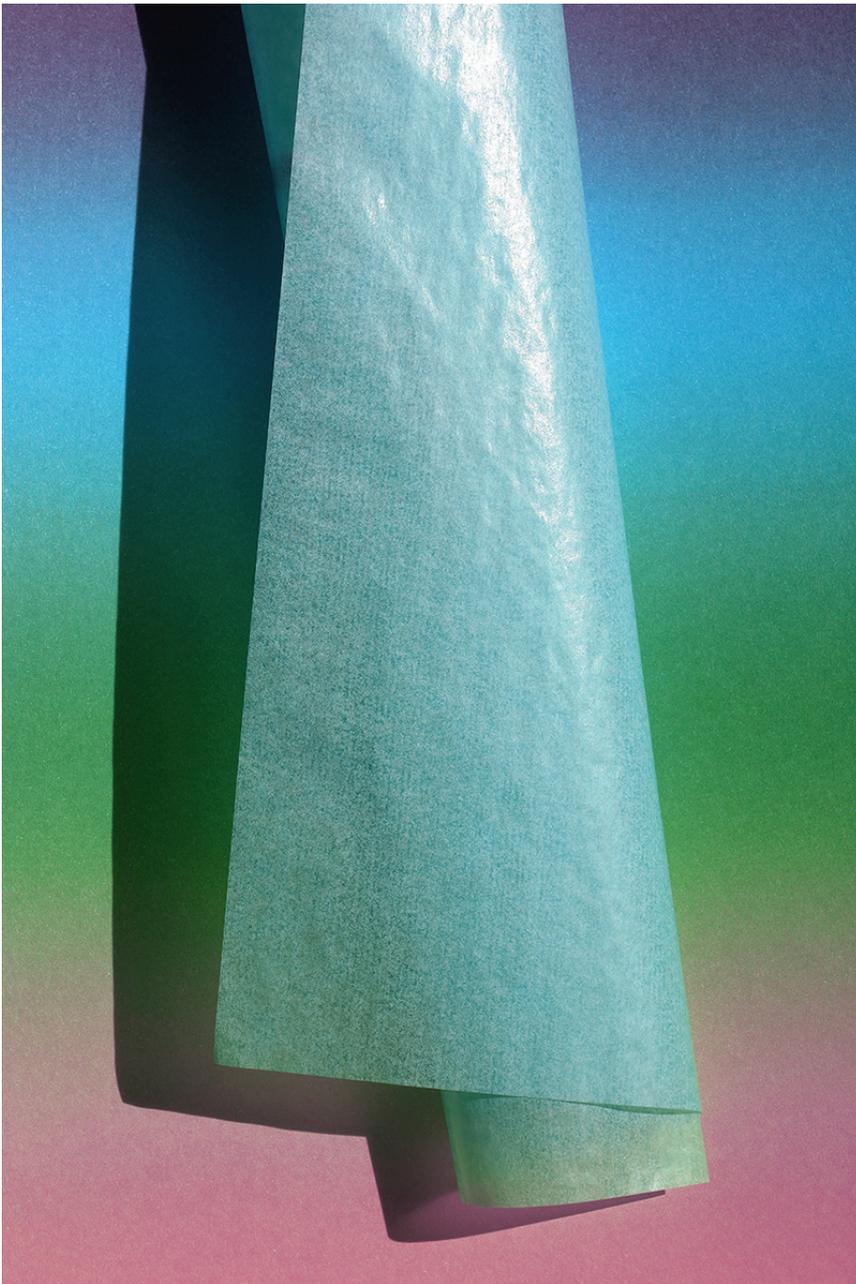
© Tom Benson, de la série Someone like you 1/9, 2017, tirage pigmentaire, 48x38 cm. Courtesy of the artist & Galerie Susanne Albrecht, Berlin – Photo Basel 2018



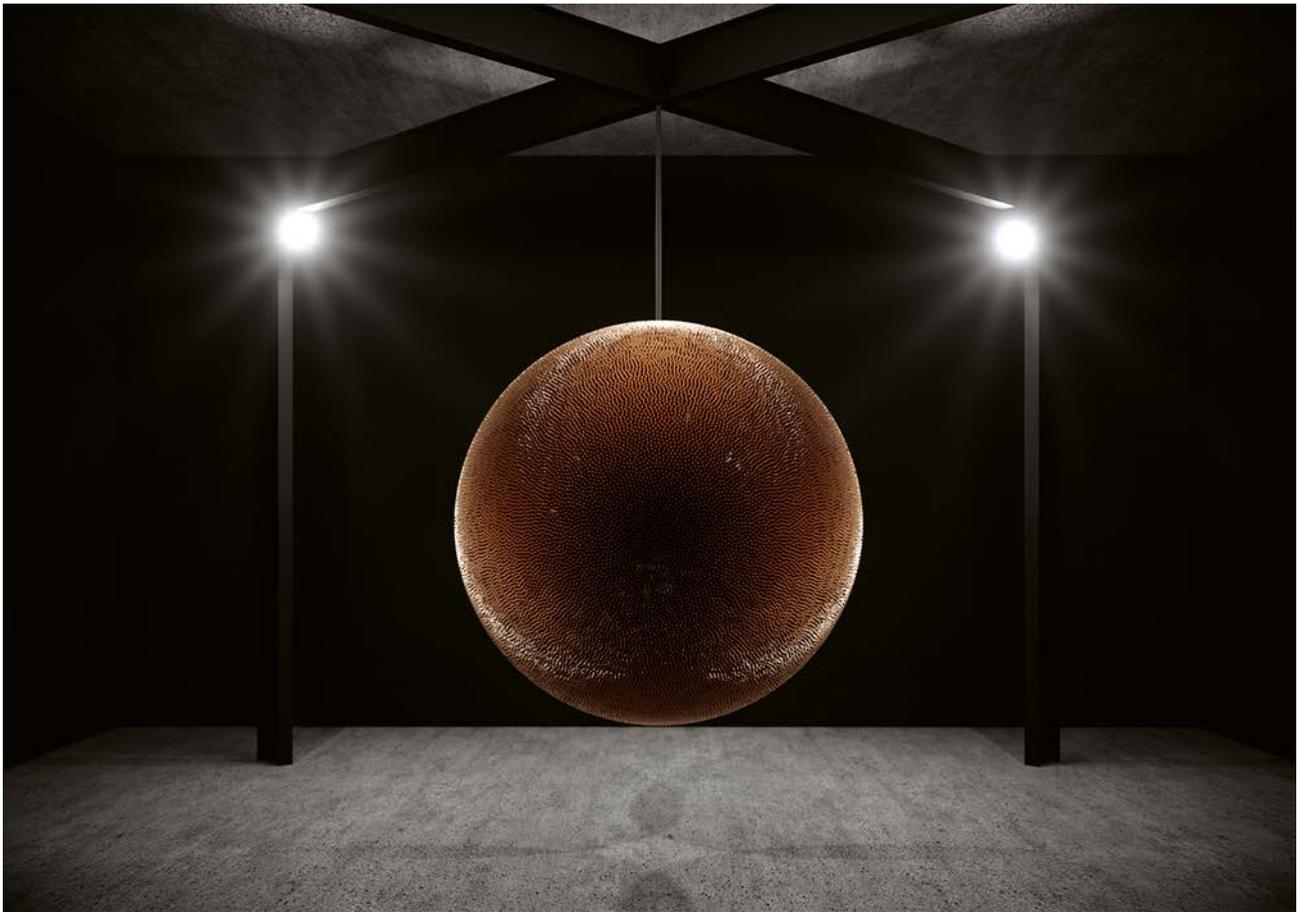
© Tom Benson, de la série Someone like you 6/9, 2017, tirage pigmentaire, 48x38 cm. Courtesy of the artist & Galerie Susanne Albrecht, Berlin – Photo Basel 2018



© Jessica Backhaus, Planets, 2016. Courtesy of the artist and Carlos Carvalho Arte Contemporanea, Lisbonne – Photo Basel 2018



© Jessica Backhaus, *You Will See*, 2015. Courtesy of the artist and Carlos Carvalho Arte Contemporanea, Lisbonne – Photo Basel 2018



© Robert Longo, Death Star II, 2017-2018. Courtesy of the artist & Metro Pictures / Thaddaeus Ropac – Art Basel 2018 : Unlimited

ÉVÉNEMENTS

Art Basel

Messe Basel, Bâle, 14.06. – 17.06.2017
www.artbasel.com

La foire Art Basel est l'événement incontournable du monde de l'art : artistes contemporains, galeristes, collectionneurs et personnalités du champ culturel se rencontrent chaque année à Bâle. Pour cette édition 2018, 290 galeries internationales triées sur le volet présentent l'art des 20^{ème} et 21^{ème} siècles, soit environ 4'000 artistes. Seize galeries sont présentes pour la première fois, – la foire souhaitant encourager les lieux exposant de l'art émergent, – à découvrir en particulier dans le secteur Statement. D'autre part, le secteur Feature présente les travaux d'artistes établis ou historiques.

Parmi les sections incontournables de la foire, je recommande de découvrir en priorité les œuvres et installations de grands formats, les vidéos et les performances présentées dans le secteur Unlimited, sous le commissariat de Gianni Jetzer, curateur au Hirshhorn Museum & Sculpture Garden à Washington D.C. Cette année, 71 projets sont présentés avec notamment des œuvres de : Matthew Barney, Yto Barrada, Daniel Buren, Horia Damian, Camille Henrot, Jenny Holzer, Mark Leckey, Lee Ufan, Inge Mahn, Lygia Pape, Jon Rafman, Michael Rakowitz, Nedko Solakov, Martine Syms, Barthélémy Toguo et Yu Hong.

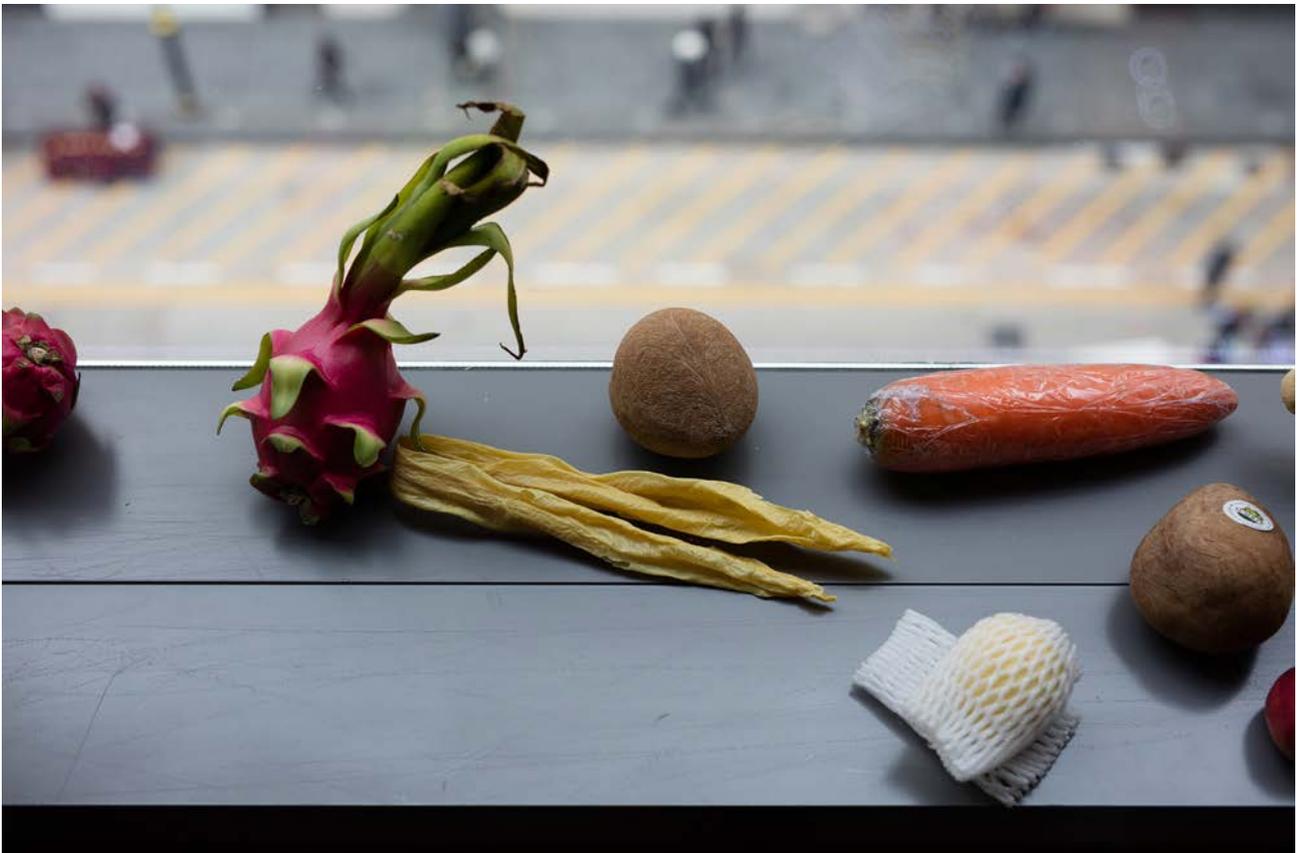
On peut également se balader en ville de Bâle en suivant la section Parcours avec 23 œuvres *in situ* – sculptures, interventions et performances – réalisées par des artistes de renommée internationale et sélectionnées par Samuel Leuenberger, fondateur de l'espace d'exposition SALTS à Birsfelden. En 2018, Thomas Struth a exploré l'univers des images scientifiques et chirurgicales ainsi que la tradition des *memento mori* dans sa série de 10 photographies intitulée *Animals* et installée dans la Erste Kirche Christi.

Art Basel est l'événement le plus important du marché de l'art international. La foire a été créée en 1970. Bien que la section Photographie (1989-1993) n'existe plus, le médium est très présent dans les stands des galeries d'art contemporain, comme l'on peut déjà le constater en parcourant le catalogue en ligne ([lien](#)).

Nassim Daghighian



© Thomas Struth, de la série Animals, 2018. Courtesy of the artist & Marian Goodman Gallery – Art Basel 2018 : Parcours



© Wolfgang Tillmans, Hong Kong still life, 2018, tirage pigmentaire, 72.6x100 cm. Courtesy of the artist & Galerie Buchholz, Cologne – Art Basel 2018



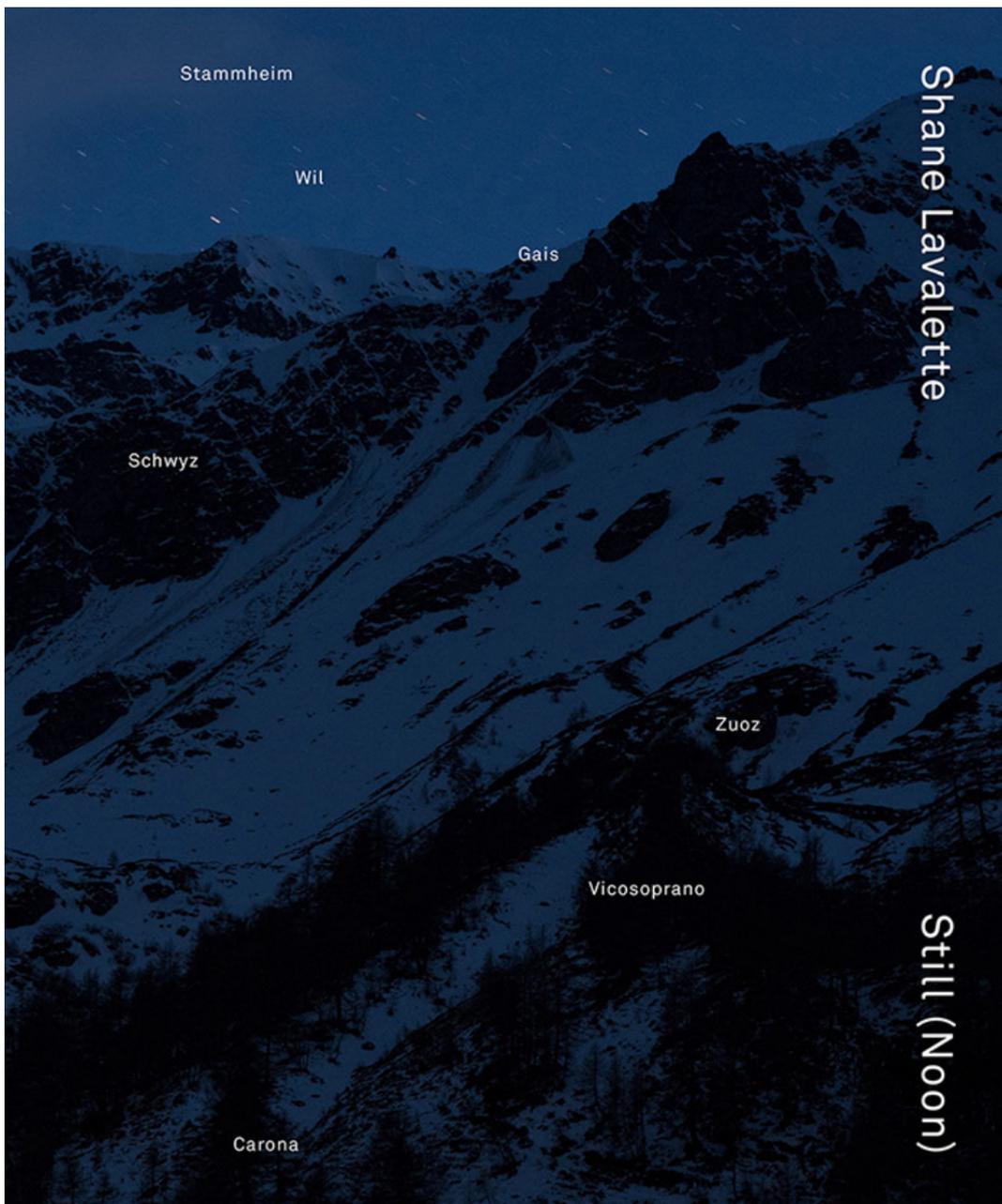
© Valérie Belin, Lady Round Brush, de la série Painted Ladies, 2017, tirage pigmentaire, 173x130 cm.
Courtesy of the artist & Edwynn Houk Gallery, New York – Art Basel 2018



© Barbara Kasten, Composition 8 T, 2018, c-print digital, 160x122 cm. Courtesy of the artist & Kadel Willborn, Düsseldorf – Art Basel 2018



© Sharon Lockhart, Movement Three, de la série Nine Sticks in Nine Movements, 2018, c-print, 131.6x106.6 cm. Courtesy of the artist & neugerriemschneider, Berlin – Art Basel 2018



© Shane Lavalette, Still (Noon, Zurich, Edition Patrick Frey, 2018)

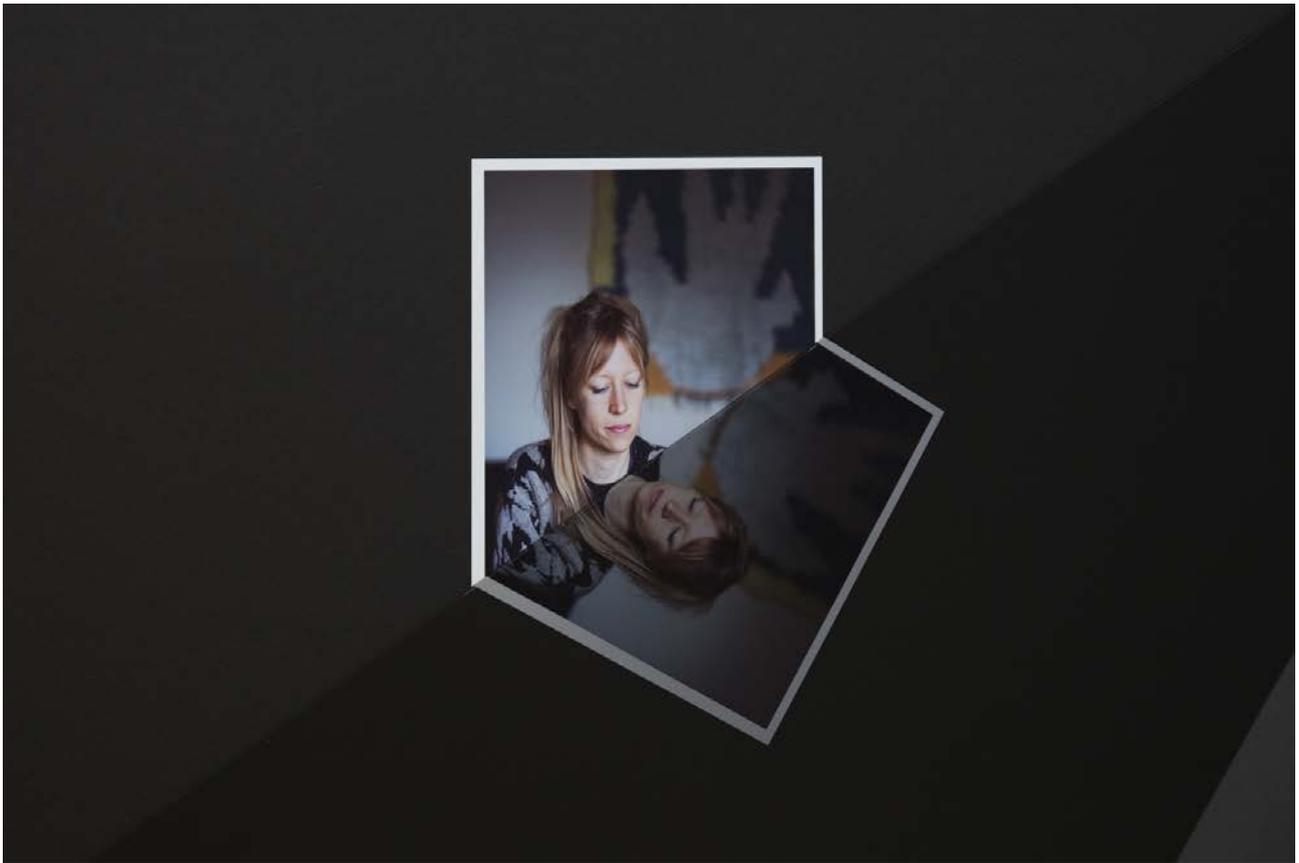
I Never Read

Foire du livre d'art, Bâle, 13.06. – 16.06.2018

www.ineverread.com

La foire du livre d'art de Bâle, I Never Read, présente pour sa septième édition une centaine d'artistes, de graphistes et d'éditeurs indépendants et institutionnels, suisses comme internationaux. Le but de la foire est d'être une plateforme favorisant les liens entre texte, art contemporain, présentation artistique et livre... Cette année, les thématiques centrales sont les collections d'ouvrages ainsi que le développement de divers types de bibliothèques. Collectionner, éditer, transmettre, distribuer les livres – le rôle des éditeurs – sont des aspects souvent appropriés par les artistes dans leur méthode de travail, en particulier lors de la réalisation d'un livre d'artiste, lorsque ces différentes actions sont intimement liées. Le rôle des bibliothèques privées et publiques à l'ère post-digitale sera également interrogé lors de cette édition de I Never Read.

Source : communiqué de presse



© Rebecca Bowring, The Mechanical Bride, 2018. Courtesy the artiste & Musée de l'Elysée

Nuit des images

Musée de l'Elysée, Lausanne, 23.06.2018
www.elysee.ch ; www.nuitdesimages.ch

"En 2018, la Nuit des images vous invite à apprécier la photographie selon trois façons : Engagée, Littéraire et Découverte. Venez découvrir le point de vue de différents artistes et acteurs de l'aide humanitaire autour des principes humanitaires, mais dites-nous également ce que vous en pensez et quelles expériences vous voulez faire partager ! Parcourez nos jardins à l'affût des livres, des albums de Jean Dubuffet, des pages de livres en compagnie de Sun Yanchu, et des lectures parfois électriques, pour petits et grands. Laissez-vous finalement surprendre par vos réactions au sein d'une grotte aménagée par Rachel Rom ou au milieu d'un nuage de fumée ! Découvrez également les huit nominés de la troisième édition du Prix Elysée, le travail du lauréat de la deuxième édition ainsi qu'un film hommage à Josef Koudelka avant de vous laisser porter par un instant musical..."

Emilie Schmutz, coordinatrice de la Nuit des images

Quelques projections, 22h – 1h30 :

Prix Elysée. Coulisses du projet de Matthias Bruggmann et annonce des nominés de la 3^{ème} édition du prix

Principes humanitaires, ici et maintenant

Avec : Yann Gross, Sarah Carp, Rebecca Bowring, Laurence Rasti, Virginie Rebetez, Cyril Porchet, Caroline Etter, Mark Henley, Mathieu Bernard-Reymond, Manon Wertenbroek

Ecran Coups de cœur

Avec : Julien Magre, Susana Cabañero Rodríguez, Susan Barnett, Giulia Mangione, Anne-Marie Grobet, Vivian Olmi, Nick Hannes

Mounir Fatmi. Moving Art, 1997-2017

Aurélie Pétreil. Hexagone¹⁸

Lucina Hartley Koudelka. Une esquisse (hommage au photographe Joseph Koudelka), 2018



© Matthias Bruggmann _Z6A2521, Irak, 2016. Lauréat du Prix Elysée 2016-2018. Courtesy the artiste & Musée de l'Elysée

On Print, 16h – 00h :

Forum de rencontres et de découvertes, On Print révèle la diversité de l'édition photographique contemporaine : de nombreux livres d'artistes et livres de photographie récents à découvrir...

Signatures d'ouvrages :

abstract

20h-21h, Pascal Greco, *Hong Kong*, 2018

art&fiction, éditions d'artistes

18h-19h, Camille Scherrer, *AOTC#6 BOUM TCHAK BAM*, 2018

Artphilein Editions

21h-22h, Tonatiuh Ambrosetti, *GAIA, 2003-2018*, 2018

Editions ECAL

18h-19h, Thomas Brasey, *Boaventura*, Kehrer Verlag, 2017

19h-20h, Benoît Jeannet, *A Geological Index of the Landscape*, Morel Books, 2018

20h-21h, Senta Simond, *Rayon Vert*, Kominek Bücher, 2018

21h-22h, Clément Lambelet, *Two donkeys in a war zone*, RVB Books, 2017

22h-23h, Quentin Lacombe, *Event Horizon*, RVB Books, 2017

Edition Haus am Gern

22h-23h, Rudolf Steiner, *Pleasant Valley*, 2017

Edition HEAD

18h-19h, micro-éditions 2018 et revue KILOMÈTRES

Editions Macula

19h-20h, Claire-Lise Debluë et Olivier Lugon, *Transbordeur : photographie histoire société*, n°2, 2017

Librairie du Musée de l'Elysée

17h30-18h00, Nicolas Bamert, *Le maître original, Ity la pillule rose*, Auto-édition, 2018

18h-19h, Irène Attinger, *Une bibliothèque, Maison européenne de la photographie*, 2017

18h-19h, Julien Magre, *Troubles*, Filigranes éditions, 2015

19h-20h, Aurélie Pétreil, diverses publications

19h-20h, Luce Lebart, *Gold and Silver*, RVB books, 2017 et *Les grands photographes du XX^e siècle*, Editions Larousse, 2018

Source : nuitdesimages.ch



© Mathilda Olmi, Louis I, de la série L'heure bleue, 2016, 50x40 cm. Courtesy of the artist

NOUVELLES EXPOSITIONS

Mathilda Olmi. L'heure bleue

La Placette, Lausanne, 01.06. – 21.06.2018

www.laplacette.ch

L'heure bleue est ce temps suspendu, entre le jour et la nuit, où les oiseaux se mettent à chanter. En été, elle serait aussi le meilleur moment pour sentir les parfums des fleurs. Pour son exposition à la Placette, Mathilda Olmi exploite la vitrine comme une serre, parenthèse où l'attention est donnée sur les notions de processus et de (ré)génération(s). Elle y expose des portraits de son frère, quelques heures après un accident survenu en 2016, qu'elle confronte dans l'espace intérieur avec des travaux faits par ses grands-parents avant leur mort. La proposition prend pour point de départ une réflexion sur l'idée de traces ; plus globalement sur ce qui subsiste au temps, interrogation inhérente au médium photographique.



© Mathilda Olmi, La vitrine, de la série L'heure bleue, 2018, 200x150 cm. Courtesy of the artist

En photographiant dans un premier temps de façon intuitive, Mathilda Omi capture des détails ou des micro-événements qu'elle réunit sous forme d'ensembles d'images. C'est en fragmentant le réel et en le re-contextualisant qu'elle travaille ensuite sur ce qu'il y a « autour » des images. Elle crée ainsi des analogies entre les photographies et les motifs qui se répètent par un jeu d'association d'idées. La lumière, les couleurs et les matières sont au centre de sa pratique que l'on pourrait qualifier de modeste, mais qui assume la nécessité des petites choses.

Diplômée de la Formation Supérieure de l'Ecole de Photographie de Vevey, Mathilda Olmi (1991) vit et travaille à Lausanne. Après sa formation, elle assiste durant cinq mois l'artiste Christian Patterson à New York, où elle réalise sa série *A Bird in the Hand*. De ce travail découle une publication éponyme, parue aux Editions FP&CF en 2017. Ses travaux ont notamment été exposés à Vevey (Festival Images), Bienne (Photoforum Pasqu'Art), et Lausanne (Forma).

Source : communiqué de presse



© Antoine Bruy, Uli, communauté de Bénéfice, Sierra Nevada, Andalousie, Espagne, 2013, de la série *Scrublands*, 2010-2015. Courtesy Focale

Antoine Bruy. *Scrublands*

Galerie Focale, Nyon, 17.06. – 12.08.2018

www.focale.ch

Entre 2010 et 2015, Antoine Bruy a voyagé en Europe et aux Etats-Unis sur les traces de celles et ceux qui ont fait le choix radical de vivre loin des villes, en rupture avec un style de vie basé sur la performance, l'efficacité et la consommation. Sans itinéraire défini et façonné par les rencontres et la chance, ce voyage est devenu pour le photographe une sorte de quête initiatique, proche de celle vécue par les familles qu'il a rencontrées. *Scrublands* présente huit expériences de vie alternative qui peuvent être lues à un niveau politique, mais qui témoignent surtout d'expériences quotidiennes et immédiates.

L'hétérogénéité des lieux et des situations montre le merveilleux paradoxe de la poursuite d'une utopie fondée sur l'approche empirique et les erreurs qui parfois en découlent. Les structures d'habitation éphémères, les matériaux récupérés et la mise en pratique de diverses théories agricoles dévoilent la pluralité des stratégies d'adaptation à l'environnement en vue d'atteindre la suffisance alimentaire ainsi que l'autonomie sociale et économique.



© Antoine Bruy, El Pardal, Sierra de Cazorla, Espagne, 2013, de la série Scrublands, 2010-2015. Courtesy Focale

Antoine Bruy (1986) est un photographe français diplômé de l'Ecole de photographie de Vevey en 2011. Son travail s'intéresse à l'humain et à sa relation à l'intime, à son environnement physique et aux conditions économiques et intellectuelles qui le déterminent. Antoine Bruy est lauréat du Prix HSBC pour la photographie 2018 et du LensCulture Exposure Awards 2017.

Source : www.focale.ch



© Antoine Bruy, Maison, Pyrénées, France, 2012, de la série Scrublands, 2010-2015. Courtesy Focale



© Antoine Bruy, Vincent, Pyrénées, France, 2012, de la série Scrublands, 2010-2015. Courtesy Focale



© Christophe Rey, Kiyomizu-dera, Kyoto, 2012. Courtesy CPG

Christophe Rey. D'un Touriste

CPG – Centre de la Photographie Genève, 23.05. – 19.08.2018

www.centrephotogeneve.ch

Le Centre de la photographie Genève expose le travail de l'artiste genevois Christophe Rey (1967) avec près de 450 photographies. Celles-ci sont extraites d'un corpus d'images faisant partie d'un *work in progress* initié par l'artiste en août 2008 lors d'un voyage dans le Sud-Ouest des États-Unis. Ce corpus compte aujourd'hui environ 11'400 photographies dites analogiques, prises aux États-Unis, à Londres (2011), dans le Nord-est de la France (2011 et 2012), à Kyoto et Osaka (2012), à Naples (2013), à Venise (2013 et 2014), ainsi qu'à l'occasion de séjours répétés, entre 2008 et 2017, dans les Alpes suisses et dans le Sud de la France. Bien que les destinations soient très différentes les unes des autres, les photographies prises durant ces voyages trouvent entre elles une unité par l'emploi, à chaque fois, d'un appareil photographique Leica M6 (objectif 35 mm), avec des films de pellicule Fujicolor Professional 400H de trente-six poses.

Au cours de ces voyages, les préoccupations photographiques de Christophe Rey ont été récurrentes, tournant autour des lieux et des activités touristiques : vues de paysages et villes célèbres ; touristes dans des visites guidées ; touristes prenant des photographies ; touristes mangeant dans des restaurants, etc. Mais, bien que s'appuyant toujours sur son postulat de départ, Christophe Rey l'outrepassait dans un certain nombre de prises de vues. Ainsi les spectateurs découvriront dans l'exposition des formes de récurrence sous-jacentes au sujet de base, comme : des ritournelles de photographies d'architecture vernaculaire ; des passants sur des trottoirs ; magasins ; déchets ; rues, routes et chemins ; voitures en route ; gens qui traversent des passages piétons ; objets isolés sur des surfaces au sol ; arbres ; fleurs en bouquets ; sculptures, figures de personnages plus ou moins effrayants ; poteaux ; dessins formés par des éléments naturels ou culturels ; inscriptions textuelles ; et aussi : amis, amies du photographe.

Christophe Rey ne se considère pas comme extérieur à l'industrie du tourisme, l'une des plus grandes industries mondiales (10% du PIB mondial) avec ses 1260 milliards de chiffre d'affaires et ses milliards de voyageurs, mais comme faisant bien partie d'elle. Son travail, qui n'a rien d'ironique, se distingue donc de la démarche de Martin Parr et serait plus proche de celle de Nicolas Faure, photographe genevois renommé.



© Christophe Rey, Planachaux, 2011. Courtesy CPG

L'exposition se présente sous la forme d'une frise de tirages photographiques de format 13x18 cm (alternativement soit des vues verticales, soit des vues horizontales), se déployant les unes à côté des autres sur une ligne horizontale à hauteur des yeux, au long de l'entièreté des murs d'exposition du Centre de la photographie (77 mètres), épousant ainsi strictement l'architecture des lieux. De cette façon se produira un effet a priori de jeu décoratif, jeu que l'on retrouvera dans la récurrence des « motifs » et leurs divers déploiements dans les salles.

Christophe Rey, né en 1967 à Genève, a suivi des études d'art où il a pratiqué le dessin, la photographie, la poésie et la réalisation de petits films vidéo. Il donne régulièrement des conférences, lectures publiques et workshops dans différents lieux, notamment dans les écoles d'art. En 2014, il a bénéficié d'une bourse d'aide d'écriture du canton de Genève, grâce à laquelle son projet autour des listes a pu voir le jour. L'artiste, poète et auteur vit à Genève.

Sources : dossier de presse ; <https://www.viceversalitterature.ch/author/8456>



© Christophe Rey, Venise, 2013. Courtesy CPG



© Christophe Rey, Las Vegas, 2008. Courtesy CPG



© Christophe Rey, Jeremiah O'Brien, San Francisco, 2008. Courtesy CPG



© Christophe Rey, MGM Grand, Las Vegas, 2008. Courtesy CPG



© Rudolf Lichtsteiner, Hors d'oeuvre I, 1976. Courtesy Fondation Auer Ory pour la photographie

Rudolf Lichtsteiner. Quand la photographie devient fiction 1968-1992

Fondation Auer Ory pour la photographie Hermance, 24.05. – 03.09.2018

www.auerphoto.com

Le cheminement des images de Rudolf Lichtsteiner (1938), non chronologique, ne tient aucun compte des différents cycles, ni des thèmes déjà publiés ou exposés. Les images choisies ici témoignent d'une sensibilité esthétique à un certain moment, elles ont pour but de rendre un hommage à un auteur créateur et de vous faire partager l'admiration que nous lui portons. C'est un long parcours composé de diverses étapes, allant de ses premiers travaux et de ses voyages lui permettant d'une part, d'assouvir sa curiosité et d'autre part, de fixer par l'image ses découvertes, suivi de recherches, d'essais, d'expériences, et de nombreuses formes d'expression jusqu'en 2009.

Il dit : " Pour moi, cet imaginaire est la forme la plus personnelle, la plus individuelle d'être en voyage perpétuellement" et encore "Les deux possibilités du voyage, réel, fictif, continuent encore aujourd'hui leur cheminement parallèle. Dans les voyages réels, l'ambition de ramener des trophées existe, écartée par une vision silencieuse "¹. Chaque tableau est autonome et à caractère unique: sur fond noir jusqu'en 1980, ensuite sur fond blanc. Oui, la photographie s'écrit, elle a une grande qualité, la capacité d'arranger visuellement l'organisation du temps.



© Rudolf Lichtsteiner, Tafelbild VI, 1975. Courtesy Fondation Auer Ory pour la photographie

" Il y a d'abord un négatif, reproductible tel quel sans intervention, l'inversion est en elle-même le principe de lisibilité de la photographie. La beauté étrange d'un négatif réside dans sa non-lisibilité. Le négatif étant redevenu l'original, où se trouve dorénavant l'archétype ? On ne peut faire l'impasse sur la genèse de ce qui donne naissance aux images, c'est-à-dire le négatif, qui recommence à être naturellement la cause; une origine débarrassée des bruits et des intermédiaires... Le positif et le négatif sont les deux versants d'un même objet, les deux faces du même ".²

Rudolf Lichtsteiner est né en 1938 à Winterthur en Suisse. Il réalise ses premières photographies en 1957 après un apprentissage de retoucheur chez l'éditeur Otto Walter, avant de s'installer photographe publicitaire à Bâle en 1960 où il va collaborer à l'atelier GGK de 1963 à 1966.

Photographe indépendant à Zurich en 1972, il est chargé de cours, section Photographie, à l'Ecole des arts et métiers entre 1976 et 1983, puis directeur de ce cours entre 1983 et 1986.

Il part s'installer dans la campagne allemande près de Bâle dès 1996 où il continue ses recherches personnelles et se consacre à la réflexion. Il a reçu trois bourses fédérales des Arts appliqués (1958, 1960, 1961) en Suisse, il a partagé le Prix Nicéphore Niépce avec Marc Garanger en 1966.



© Rudolf Lichtsteiner, Geburtsraum V, 1976. Courtesy Fondation Auer Ory pour la photographie

Rudolf Lichtsteiner est l'un des représentants de ce que l'on appelle la photographie d'auteur, il est aussi l'un des premiers photographes suisses qui s'intéressent au médium lui-même, avec ses spécificités et ses rapports avec la réalité, un moyen aussi de dissocier et de questionner la signification des choses, les sortir de leur contexte en les associant d'une autre façon, sa façon. Dans ses premières années de travail, il voyage, découvre, photographie ce qui l'a interpellé, ce qui l'a ému ou étonné pour le carnet de notes de sa mémoire. Par la suite, il s'est essayé à de nombreux essais et expériences en projetant, devant sa table de travail, des voyages et aventures imaginaires qui, sauf un miracle, n'auront jamais lieu. Pour lui, la forme la plus personnelle, la plus individuelle du voyage...

1 "Vivre un vocabulaire/ Lebensmittel - ein Vokabular 1962-1999" Editions Ides et Calendes, Neuchâtel (CH), 2001.

2 "Peter Knapp, Carnet n° 4" Fondation Auer Ory, Hermance (CH), 2013, texte de François Cheval.

Source : dossier de presse



© Ester Vonplon, Untitled, 2018. Courtesy Galerie Stephan Witschi, Zurich

Junjin Lee, Roman Signer, Ester Vonplon

Galerie Stephan Witschi, Zurich, 09.06 – 14.07.2018

www.stephanwitschi.ch

Le jeu entre l'absence et la présence est une thématique commune des trois artistes exposés. Jungjin Lee (1961), nourrie à la fois par la culture asiatique (l'artiste est née en Corée du Sud) et occidentale (elle vit aux États-Unis depuis de nombreuses années), elle développe ses photographies de manière artisanale sur de grandes feuilles de papier de riz sur lesquelles elle applique à la brosse l'émulsion photosensible.

Dans ses gros plans de neige et de glace, Ester Vonplon (1980, CH) évoque la beauté inhérente à chaque élément de la nature. Ses photographies sont comme des documents de la présence de l'artiste, qui noue un dialogue entre l'humain et la nature. La galerie expose des images de neige colorée par l'artiste qui interroge la disparition du blanc, une fois la neige fondue, et la trace laissée par son intervention...

L'installation de Roman Signer (1938, CH) invite également à la recherche d'indices. À partir d'une combinaison presque absurde de lieux et d'objets, le visiteur s'interroge sur la séquence des événements.

Source : site de la galerie ; <http://www.mbal.ch/exposition/jungjin-lee/>



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'AS11-40-5878' (von Edwin Aldrin, 1969), 2014. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger. Double Take

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 02.06. – 07.10.2018
www.fotomuseum.ch

Le duo zurichois composé de Jojakim Cortis et d'Adrian Sonderegger a consacré cinq années à ce projet qui, en plus de fasciner par son concept, éveille véritablement la curiosité. *Double Take* est un jeu séduisant qui met en scène des images iconiques de l'histoire de la photographie internationale : Des clichés ancrés dans la mémoire collective sont reconstitués en trois dimensions – de minutieux assemblages de carton, sable, bois, tissu, coton, plâtre et colle – et photographiés de telle manière qu'une image incroyablement semblable à l'original se crée. Mais cette illusion est toujours teintée d'humour par la scène d'atelier incluse dans l'image. L'image de l'image de l'image de la réalité se transforme en expérience métaphysique tourbillonnante : qu'est-ce qui est réel ? Et pouvons-nous faire confiance à notre perception ?

Double Take est bien plus qu'un simple exercice épistémologique. Il s'agit d'une spéculation extrêmement attrayante, inventive et malicieuse avec laquelle les artistes veulent éveiller notre appétit du spectacle. Ses photographies en grand format précises et riches en détails offrent un jeu délicat de découverte et de surprises dans lequel l'on peut se perdre dans les précisions de la photographie d'origine, tout en voulant résoudre avec une curiosité de détective le secret du « Making of ... » dans l'atelier. Les outils et matériaux apparemment déposés au hasard donnent l'impression que les modélistes viennent juste de passer le dernier coup de pinceau. Le moment immortalisé est remis en question par l'installation provisoire et temporaire ; le mythe intemporel est décomposé par le quotidien trivial.

Pour ce qui est du contenu, Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger se sont concentrés d'une part sur des images d'événements historiques importants : de la première ascension du Mont-Blanc en 1861 au premier vol des frères Wright en 1903 jusqu'au champignon atomique de Nagasaki en 1945 ou l'attaque terroriste contre les Twin Towers en 2001. D'autre part, ils font figurer des œuvres photographiques incontournables représentant des événements moins significatifs mais qui ne doivent manquer dans aucune histoire de la photographie : la photographie par Henri Cartier-Bresson d'un homme qui saute au-dessus d'une flaque d'eau près de la gare Saint-Lazare (1932) ou les gouttes de lait étonnantes d'Harold Edgerton qui se solidifient pour former une couronne dans la photographie (1957). Avec ces représentations, les artistes démontrent que leurs œuvres renvoient plus à d'autres images qu'à des événements réels – des images à partir desquelles une plus vaste représentation du monde se crée.



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'Tian'anmen' (by Stuart Franklin, 1989), 2013. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Réflexion critique des médias et farce joyeuse

Construction, déconstruction, reconstruction : aussi tentant qu'il soit de ressusciter le passé à l'aide de photos et d'expliquer le monde à l'aide d'icônes, autant la « vérité » de ces images peut être problématique. Le travail de Jojakim Cortis & d'Adrian Sonderegger rappelle avec humour que les photographes sont fragiles, entêtés et extrêmement manipulables – dans certains cas, ils ne sont rien de plus que les témoins d'une perspective. C'est ce scepticisme créatif qui rend le travail de *Double Take* si actuel. À une époque où la limite entre la fiction et la réalité est plutôt floue et où le mot « post-factuel » semble incontournable, *Double Take* nous oblige à vérifier la vérité de la photographie.

L'exposition donne pour la première fois une vue d'ensemble presque exhaustive sur la série d'œuvres des Icônes. Elle présente 42 tirages en grand format et produits pour cette exposition. Dans des groupements, des dialogues et des comparaisons, d'autres niveaux de lecture sont abordés : Qu'est-ce qui rend une photographie intemporelle ? Quels codes visuels – postures, gestes, perspectives, compositions, incidents picturaux – se fixent dans la mémoire ? Comment des images récurrentes et reproduites infiniment conditionnent-elles notre manière de voir et ainsi notre vision de la réalité ? Quels mythes sociétaux se cachent derrière les icônes ? Et comment se fait-il que la plupart des photographies icôniques se laissent classer dans l'un des trois champs sémantiques – catastrophes et guerres, découvertes et réalisations telles que la beauté et la consommation ? L'acte scénographique de la déconstruction culmine dans un arrangement avec toutes sortes d'accessoires et de restes des reconstructions tridimensionnelles telles que des documentations filmiques du processus de création des œuvres.

Cette exposition de la Fotostiftung Schweiz est organisée en coopération avec C/O Berlin.

Curateur : Sascha Renner

Source : communiqué de presse



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'Milk Drop Coronet' (von Harold Edgerton, 1957), 2016. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'Untitled' (von William Eggleston, 1973), 2016. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Juergen Teller, Self-portrait, Plates/Teller, No.175, 2016. Court. Fotomuseum Winterthur

Juergen Teller

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 02.06. – 07.10.2018

www.fotomuseum.ch

En 2014, alors qu'il avait commencé à enseigner la photographie à l'Akademie der Bildenden Künste de Nuremberg, Juergen Teller (né en 1964 à Erlangen, Allemagne ; vit à Londres, Angleterre) expliquait avoir donné un conseil générique à ses étudiants. « Dès le début, je leur ai dit que leur travail devait être une question d'amour de la vie. Ce n'est pas tellement une question de photographie. Pour prendre des photos, il faut aimer la vie. Après, on peut photographier n'importe quoi. » *

Dans le cas de Juergen Teller – parce qu'il est probablement l'un des photographes actuels les plus sollicités et que ces sollicitations émanent de toutes sortes d'industries : celle de la musique, celles de la mode et de la publicité, celle de l'art – la question ne tarde pas à se poser de savoir ce qui relie ce qu'il photographie, et comment l'hétérogénéité spectaculaire des sujets imposés par ces industries diverses ou simplement imposés par lui-même, fait « œuvre ».



© Juergen Teller, Love, Bataclan Memorial, Paris, 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur

S'il a incontestablement inventé un « style » et une esthétique spécifique à sa photographie et qui marque l'histoire de cette discipline, il faut bien reconnaître qu'il en a désormais suffisamment repoussé les contours pour que cela n'entrave en rien sa pratique, ni ne dégénère en académisme. Ce qui relie ce qu'il photographie tient plus dans le regard que dans les formes, les sujets, les techniques et s'il expliqua à ses étudiants que leur travail « devait être une question d'amour de la vie », nul doute qu'il leur livrait une expérience personnelle.

L'exposition, qui combine aux séries récentes (*Frogs* et *Plates*, 2016) des travaux réalisés pour d'autres industries (encore que dans le cas de Teller la distinction n'ait aucun sens), articule une évidente célébration de la vie en exposant les sensations simples induites par la nature ainsi que des portraits et des autoportraits empreints d'humour. Juergen Teller n'est jamais ironique avec les objets, les paysages et les personnages qu'il photographie – il se réserve en général ce traitement à lui-même.

Source (texte d'Eric Troncy, modifié) : http://2013.suzanne-tarasieva.com/wp-content/uploads/2017/11/CP_JuergenTeller_fr_eng.pdf

* Juergen Teller, interview with Hans Ulrich Obrist, *System*, n°3, 2014



© Juergen Teller, Charlotte Rampling, a Fox, and a Plate No.15, Latimer Road, London 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Juergen Teller, Juergen & Kim, No.51, Château d'Ambleville, 2015. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Juergen Teller, Anne & Elisa No.1, Man About Town Magazine Cover, Spring-Summer 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Juergen Teller, Self portrait, London, 2015. Courtesy Fotomuseum Winterthur



© Masfiqur Akhtar Sohan (NurPhoto Agency), Bangladesh, 2017. La répression militaire pousse de nombreux Rohingyas, un groupe ethnique de Birmanie, sur le chemin de l'exil. À Cox's Bazar, au Bangladesh, ils observent les maisons incendiées de l'autre côté de la berge, dans leur pays d'origine. Courtesy World Press Photo 2018 – 3^{ème} prix singles General News / MNS

World Press Photo 2018

Landesmuseum / Musée national suisse, Zurich, 07.06 – 08.07.2018

www.nationalmuseum.ch

Les meilleures photos de presse du monde ? Comment le savoir au vu de ces chiffres impressionnants ! Pour l'édition 2018 du World Press Photo, le jury a examiné plus de 73'000 images envoyées par plus de 4500 photographes de 125 pays. Seuls 42 photographes ont été sélectionnés, il s'agit donc d'un processus drastique. Toutefois, l'intérêt de l'exposition du World Press Photo est non seulement de présenter les clichés de presse primés, mais aussi de mettre en évidence les nouvelles formes du photojournalisme.

Depuis les années 1950, la World Press Photo Foundation, sise à Amsterdam, encourage la photographie de presse internationale en soutenant les auteurs des images et en récompensant chaque année les meilleurs travaux dans huit catégories. Pour l'édition actuelle, le jury, composé de 16 membres, a reçu au total 73'044 clichés de 4548 photographes issus de 125 pays et nommé 42 photographes originaires de 22 pays. Outre les critères techniques et esthétiques, celui-ci a en particulier retenu les images qui représentaient au mieux un événement marquant de l'année précédente ou une thématique sociale majeure.

Dans un monde connecté où les possibilités numériques ne cessent de se développer, l'actualité mondiale est de plus en plus documentée et diffusée à travers différents médias. Le Digital Storytelling Contest (qui s'appelait jusqu'en 2016 Multimedia Contest) a distingué pour la huitième fois des lauréats dans quatre catégories, parmi 308 productions envoyées. La catégorie Immersive Storytelling s'intéresse aux projets « immersifs », c'est-à-dire donnant la sensation de se trouver au milieu de l'action. Ceux-ci peuvent intégrer des photos et des vidéos, mais aussi des animations, des illustrations, des textes et de la musique. *Under a Cracked Sky*, le film de réalité virtuelle qui a remporté le prix dans cette section, met le spectateur dans la peau d'un plongeur évoluant sous la banquise de l'Antarctique. Le Musée national expose les trois meilleures réalisations de chaque catégorie.

Source : communiqué de presse ; pour voir les 42 projets sélectionnés : <https://www.worldpressphoto.org/collection/photo/2018>

À voir également au Landesmuseum jusqu'au 1^{er} juillet : l'exposition du Swiss Press Photo 18 (voir page 96).



© Ivor Prickett (The New York Times), Mossoul-Ouest, Irak, 2017. En mars 2017, après les combats à Mossoul-Ouest, des civils font la queue pour recevoir une aide humanitaire dans le quartier d'Al-Mamoun. Courtesy World Press Photo 2018 / MNS



© Daniel Beltrá, Brésil, 2017. La déforestation de l'Amazonie brésilienne ne cesse de progresser. Cette mine de fer est située à seulement 30 kilomètres du parc national du Tumucumaque dans l'État d'Amapá, au Brésil. Courtesy World Press Photo 2018 / MNS



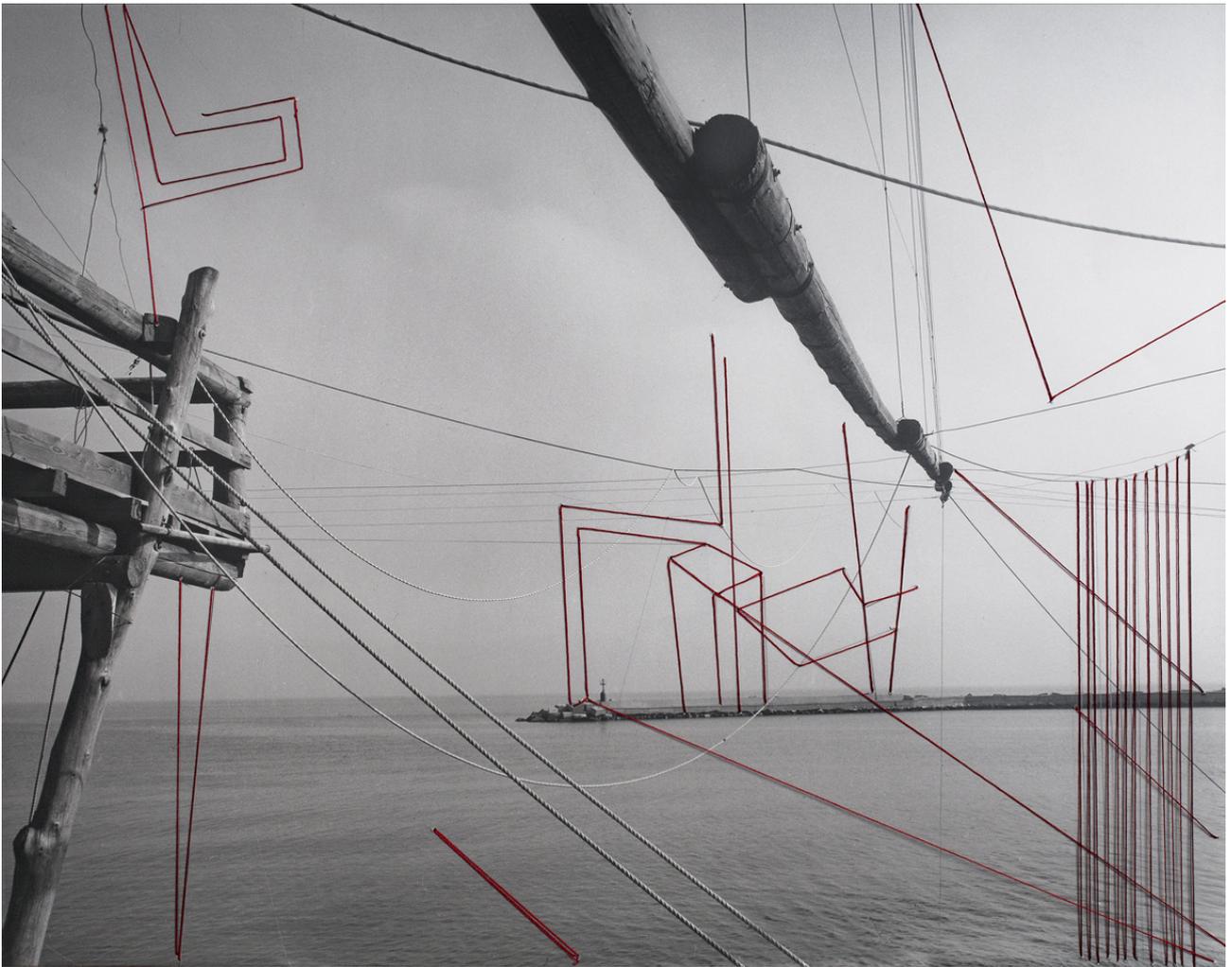
© Stefania Beretta, improbable landscape #52, 2015, impression pigmentaire sur toile, fils brodés, 118x140 cm. Courtesy M. Wertheimer

Stefania Beretta. Sticked Landscapes

Galerie Monika Wertheimer, Oberwil/Basel, 02.06. – 30.06.2018
www.galeriewertheimer.ch

Les "paysages brodés" de Stefania Beretta (1957) sont des photographies brodées à la machine à coudre et constituent une série de "paysage improbables" commencée par l'artiste tessinoise en 2006. Bien que la photographie soit un médium reproductible au tirage, Stefania Beretta explore l'effet tactile des fils ajoutés pour dépasser la bidimensionnalité de l'image et la rendre unique. Dans cette postproduction artisanale, l'artiste combine jeu avec la composition et improvisation, réalité photographiée et rêve, avec de subtils éléments surréalistes.

La galerie Monika Wertheimer participe à la foire Photo Basel, du 12 au 17 juin, et y expose Stefania Beretta, Christian Flierl et Johanna-Maria Fritz.



© Stefania Beretta, improbable landscape #53, 2015, impression pigmentaire, fils brodés, 30x38 cm. Courtesy Monika Wertheimer



© Cristina Kahlo, Anahuacalli, détail, série Posthispanico Mexico. Courtesy BelleVue

Cristina Kahlo. Mexico

BelleVue, Bâle / Basel, 03.06. – 24.06.2018

www.bellevue-fotografie.ch

Le travail de la photographe mexicaine Cristina Kahlo (1960), petite-nièce de la célèbre artiste Frida Kahlo, a de multiples facettes. BelleVue présente trois groupes d'œuvres différents. La série *Posthispanico MX* montre des liens fictifs entre la vie contemporaine et l'ancienne culture centraméricaine. Les jeunes visiteurs de musées d'aujourd'hui sont juxtaposés aux objets et construction de pierre du passé. Les photographies en noir et blanc sont peintes avec des pigments de terre. Dans la seconde série, *Tiempo de Reflexión*, pour laquelle Cristina Kahlo s'est faite reporter, on peut voir des images humanitaires d'enfants mexicains dans des situations de précarité. La photographe a privilégié la proximité et la complicité : elle encouragé les enfants à contribuer à la réalisation leur propre représentation. Le troisième groupe d'images est intitulé *Tiempo de Danzón*. Importée de Cuba, la danse de couple joue un rôle central pour de nombreuses personnes au Mexique. Cristina Kahlo attire notre attention sur les détails et juxtapose les performances contemporaines des danseurs avec celles des temps anciens. Dans cette série, le jeu du *Danzón*, la stase et le mouvement, sont saisis en images de manière captivante.



© Cristina Kahlo, Piedras, de la série Posthispanico Mexico. Courtesy BelleVue



© Cristina Kahlo, Anahuacalli, de la série Posthispanico Mexico. Courtesy BelleVue

Cristina Kahlo vit et travaille à Mexico. La photographe a exposé ses œuvres dans de nombreuses expositions collectives et personnelles, notamment des galeries et des musées au Mexique, en Allemagne, au Japon, en Afrique du Sud, au Danemark, en Argentine, en France et aux États-Unis.

Source : communiqué de presse



© Cristina Kahlo, de la série Tiempo de reflexión. Courtesy BelleVue



© Cristina Kahlo, Lulu, de la série Tiempo de danzón. Courtesy BelleVue



Balthasar Burkhard, Löwe, 1996 © Estate Balthasar Burkhard, 2018

Balthasar Burkhard

MASI LAC, Lugano, 10.06. – 30.09.2018
www.masilugano.ch

Le Museo d'arte della Svizzera italiana (MASI) de Lugano présente la grande rétrospective à l'artiste suisse Balthasar Burkhard (1944-2010) qui fut exposée à Winterthur au début de l'année 2018. Comme aucune autre, son œuvre reflète l'auto-invention d'un photographe et illustre également l'émancipation du média de la photographie en tant qu'art au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. La rétrospective reconstitue les diverses facettes de la carrière de Burkhard étape par étape.

À commencer par des photographies de son apprentissage chez Kurt Blum qui se fondent encore sur la photographie traditionnelle de reportage et d'illustration des années 60 et par ses premiers projets photos indépendants, l'exposition montre également le rôle de Burkhard comme fidèle compagnon du célèbre commissaire d'exposition Harald Szeemann et comme documentariste de la Bohème bernoise des années 60 et 70. De nombreux clichés des expositions révolutionnaires *When Attitudes Become Form* en 1969 dans la Kunsthalle de Berne et de documenta 5 de 1972 ont été réalisés par Balthasar Burkhard et immortalisent les œuvres radicales, souvent éphémères, les actions et performances de la scène artistique d'avant-garde internationale de l'époque.

Simultanément, Burkhard travaille à son positionnement en tant que photographe et artiste, il développe en collaboration avec son ami et collègue Markus Raetz les premières grandes toiles photographiques, il s'essaie en tant qu'acteur aux États-Unis et est invité en 1983 et 1984 à ses expositions désormais légendaires dans la Kunsthalle de Bâle et au Musée Rath de Genève. Il réussit alors largement à détacher la photographie de sa fonction d'illustration : grâce à des grands formats monumentaux, il transforme le corps comme sujet en paysages sculpturaux et en architectures localisées.

Au cours de sa carrière, Burkhard se consacre à de maintes reprises au portrait. Alors que ses premières photographies montrent des artistes mis en scène et en action, il réalise plus tard des portraits avec une représentation de plus en plus formalisée. Dans les années 90, il transpose cette réduction stylistique dans une série importante de portraits d'animaux qui rappelle le style encyclopédique de la photographie du 19^e siècle.

Ses grands clichés aériens des métropoles telles que Tokyo et Mexico City constituent une autre étape dans l'œuvre de Burkhard. Ces clichés pris depuis un avion, qu'il poursuit avec les déserts du monde entier, deviennent sa grande passion.



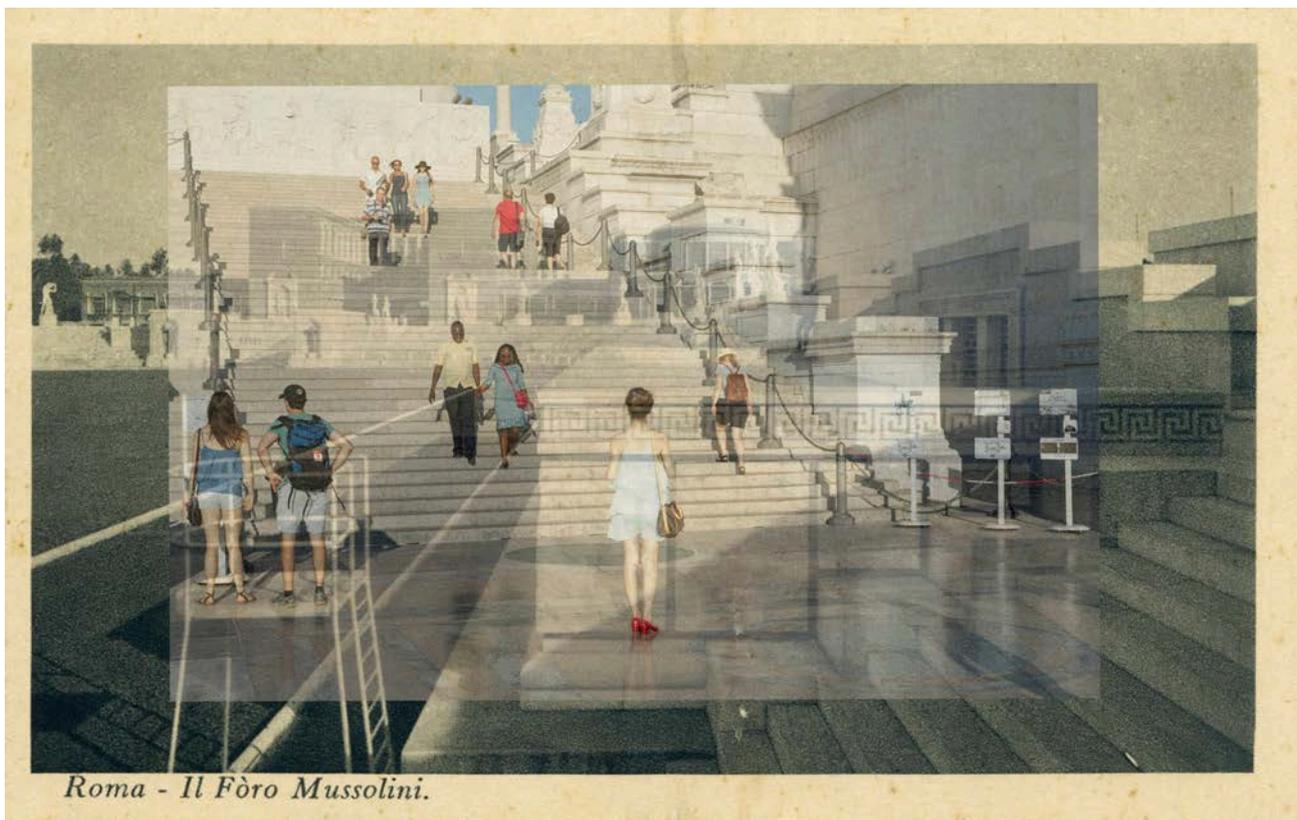
Balthasar Burkhard, La vague, Normandie, 1995. Courtesy Museum Franz Gertsch, Burgdorf © Estate Balthasar Burkhard, 2018

La recherche d'une morphologie, d'une sorte d'art formel de la nature et de la culture chez Balthasar Burkhard est surtout évidente dans ses dernières œuvres. On y trouve des clichés de vagues et de nuages aussi bien que les montages et rivières suisses et la fragilité des plantes. La matérialité de l'image ne cesse de l'intéresser. Outre l'échelle de teintes très personnelle, plutôt foncée, de ses tirages, il exploite jusqu'au bout toutes les possibilités esthétiques et techniques de la photographie.

L'exposition au MASI LAC montre un demi-siècle de création de Balthasar Burkhard. Elle est réalisée en partenariat avec le Fotomuseum et la Fotostiftung Schweiz à Winterthur et le Museum Folkwang d'Essen.

Publication : pour l'occasion, sortie d'une monographie en allemand ou en anglais chez Steidl.

Source : dossier de presse du Fotomuseum Winterthur et de la Fotostiftung Schweiz



© Simon Roberts, We did all the major sites, Il Fòro Mussolini, 2012, de la série New Vedute, 2015-2016. Courtesy Heinzer Reszler

EXPOSITIONS EN COURS

Simon Roberts. New Vedute

Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 15.05. – 16.06.2018
www.heinzer-reszler.com

Simon Roberts (1974, GB) utilise des cartes postales touristiques traditionnelles d'Italie qu'il trouve dans des brocantes ou marchés aux puces ; l'artiste envoie ces cartes en Grande-Bretagne pour leur donner une seconde vie puis il utilise la surimpression pour combiner ces vues idéalisées de l'Italie avec ses propres photographies contemporaines du pays. Son intention évidente est de déconstruire le regard conventionnel du touriste en faisant appel à des images vernaculaires, y compris les instantanés pris par son grand-père lors de vacances en Italie, ses propres photos prises avec un appareil compact et des images en accès libre sur internet. De manière indirecte, Simon Roberts révèle certains enjeux sociaux, économiques et politiques de l'Italie actuelle en mettant en évidence l'impact du tourisme de masse, l'instabilité financière, le chômage et la crise des migrations qui destabilisent le pays. La surimpression d'images, par sa matérialité bien visible, rend plus concrète certains aspects métaphoriques du discours de l'artiste. Littéralement, il nous propose de voir l'Italie autrement qu'à travers des clichés.

Source : Miranda Gavin, 2016, <https://www.simonroberts.com/wp-content/uploads/2018/02/Miranda-Gavin-New-Vedute-essay.pdf>



© Simon Roberts, To the end of the world, 1955, de la série New Vedute, 2015-2016. Courtesy Heinzer Reszler



© Corinne Vionnet, #14, de la série ME. Here Now, 2016. Courtesy de l'artiste

Corinne Vionnet. MOI. Ici Maintenant

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 28.03. – 26.08.2018
www.cameramuseum.ch

Interrogeant la mémoire collective, l'œuvre de Corinne Vionnet (1969, CH / FR) explore notre relation à l'espace et la manière dont elle influence la perception de soi et de notre environnement. Référence directe aux travaux d'Abraham Moles sur la philosophie de la centralité, *ME. Here Now (MOI. Ici maintenant)* saisit précisément l'instant où les voyageurs, munis de leurs téléphones portables, immortalisent ces souvenirs presque tous identiques de ce qui représente, paradoxalement pour eux, une expérience unique.

Au-delà du rituel de la photo de vacances, ces clichés – souvent instantanément partagés – constituent une nouvelle forme de langage, à l'instar des certificats de présence de Roland Barthes ou des trophées photographiques de Susan Sontag.

Conditionnant de nouveaux réflexes, l'avènement du smartphone modèle également une gestuelle singulièrement troublante qui évoque, selon Marvin Heiferman, une posture quasi mystique.

Désormais parés de ces nouveaux objets de dévotion domestique, les touristes de *ME. Here Now* interpellent notre manière de voir le réel, jusqu'à nous questionner si nous lui préférons sa substitution, sa vérité partielle ou, même, son irréalité.

Ces anonymes du Sacré-Cœur, au visage à demi dissimulé derrière l'écran d'un téléphone portable, interrogent enfin sur l'omniprésence de la surveillance dans l'espace public et nous rappellent que toutes nos déambulations peuvent être photographiées.

Pour son exposition au Musée suisse de l'appareil photographique, Corinne Vionnet et le scénographe Laurent Pavy ont imaginé un dispositif associant ses deux séries *Photo Opportunities* et *ME. Here Now*.



© Corinne Vionnet, #09, de la série ME. Here Now, 2016. Courtesy de l'artiste

Ainsi, les photographes anonymes, masqués par leur appareil, imprimés sur une toile disposée sur le pourtour de la salle, cerneront une image de la série *Photo Opportunities* dont la structure, constituée de multiples photographies, elles aussi anonymes, sera animée par la projection, en jouant de manière aléatoire de leur assemblage – ou de leur désassemblage –, révélant ainsi autant de nouvelles images du même paysage, toujours immobile et pourtant animé. Cette nouvelle installation prend pour titre la traduction française de *ME. Here Now* : *MOI. Ici maintenant*.

"Etrangement séduisantes, ces images font référence à un certain nombre de sujets d'actualité dans la culture visuelle: la définition changeante et les notions de la photographie elle-même; la prise de vue compulsive, l'archivage et le partage d'images; l'externalisation de la mémoire, la surveillance, et le nombre impressionnant d'heures qui sont passées dans l'isolement et devant des écrans d'une sorte ou une autre, tous les jours. "

Marvin Heiferman, extrait de son essai pour le livre *ME. Here Now*, Fall Line Press, Atlanta, 2017

Corinne Vionnet, artiste franco-suisse basée à Vevey, est aujourd'hui considérée comme une pionnière dans l'exploration et la réutilisation d'images issues du web. Son travail interroge la mémoire collective. Il questionne notre relation à l'espace et la manière dont elle influence la perception de soi et de notre environnement. Cette démarche artistique engage un travail considérable de recherche d'archives, de création d'images photographiques et d'appropriation de matériel basé sur du crowdsourcing ou des techniques de collage.

Source : dossier de presse



© Ricardo Cases, Untitled 23, de la série Estudio elemental del levante, 2017, tirage pigmentaire sur papier japon, cadre en noyer, 30x20 cm. Courtesy Espace JB

Ricardo Cases. Estudio elemental del levante

Espace JB – Jörg Brockmann, Carouge, 04.05. – 22.06.2018
www.espacejb.com

Le charançon rouge des palmiers est un insecte qui infeste les palmiers et transforme le paysage traditionnel de la région du Levant en Espagne, dont la palmeraie était l'emblème et la fierté. Dans la série de Ricardo Cases, des images de palmiers atteints, vaincus par le parasite, interagissent avec les signes identitaires du Levant dans une sorte de symphonie à plusieurs voix – des signes ou symboles populaires, mais aussi socio-économiques : des fanfares et des briques. L'artiste cherche dans son entourage immédiat des relations ouvertes, capables de faire ressortir des enjeux clés de l'histoire contemporaine de son pays. Dans un langage photographique radical – initié avec le projet *El porqué de las naranjas* (ouvrage publié par Mack en 2014) – qui associe photographies et collages, la peste invisible et omniprésente du charançon rouge des palmiers se métamorphose en une métaphore sauvage symbolisant l'infection, la putréfaction et la décadence de la région du Levant en Espagne.



© Ricardo Cases, Untitled 26, de la série Estudio elemental del levante, 2017, tirage pigmentaire sur papier japon, cadre en noyer, 30x20 cm. Courtesy Espace JB

Ricardo Cases est né en 1971 à Orihuela, Espagne. Il vit à Valence. Il est diplômé en journalisme de l'Université du Pays Basque. En 2006, il rejoint le collectif Blank Paper Photography. Il a reçu le prix de la culture de la ville de Madrid en 2017. Il s'agit de sa troisième exposition à l'Espace JB – Jörg Brockmann.

Source : communiqué de presse



© Aimée Hoving, *The smoking dollhouse*, 2017, de la série *Pictures of her*, épreuve pigmentaire, 80x120 cm. Courtesy Joy de Rouvre

Aimée Hoving. Pictures of Her

Galerie Joy de Rouvre, Genève, 18.05. – 30.06.2018
www.galeriejoyderouvre.ch

" Le titre de la série *Pictures of Her* est déroutant: qui est « Elle » ? En regardant les images, on devine que c'est une enfant, toujours la même, dans des postures qui pourraient être un jeu, ou pas : est-ce que l'enfant joue à cache-cache ou essaie de s'échapper en sautant par la fenêtre, en se fondant dans le décor au point de devenir un rideau, une lampe, un meuble, que l'on pose là ? Aucun prénom, rien ne permet de deviner qu'il s'agit de la fille de la photographe et que ce duo, elles le dansent ensemble. La mère propose, la fille dispose, et vice et versa. Un travail en commun. Une performance.

On ne peut pas parler de jeu de rôle car l'intention n'y est pas. Il y a quelque chose de l'ordre du jeu, certes, surtout pour la petite fille, mais un jeu sérieux. Pour la mère en revanche, il y a urgence de saisir un instant où sa fille devient un être hybride entre l'humain et l'objet animé, comme dans un dessin animé.

Le travail d'Aimée Hoving avec sa fille relève à la fois d'une réflexion sur son rôle de mère: jusqu'où peut-on montrer son enfant à l'heure d'Instagram et des vies dévoilées? C'est aussi une manière de réfléchir à son propre rôle de fille: elle photographie son enfant dans les lieux de son enfance. Pour mieux la revisiter? La conjurer ? La transformer ?

Cette série a commencé par des photos d'enfant, comme font tous les parents, afin de garder une trace d'un temps vite révolu. De ce geste anodin, non conscient, est née une démarche artistique où les deux protagonistes tiennent un rôle.

On sent que quelque chose s'est passé avant la photo, ou va se passer après le déclic, et qu'Aimée Hoving a justement choisi de saisir ce moment de bascule. Celui où tout est encore possible avant l'inéluctable. Est-ce que la situation est grave, ou tout va finir dans un éclat de rire ? Ces images nous obligent à nous interroger sur notre propre perception de l'enfance. Et du rôle de l'enfant dans notre vie. Même si les situations ont quelque chose d'irréel, on n'est pas dans l'un de ces contes pour enfants qui se termine forcément bien par une phrase sibylline.

On est dans un univers où onirisme et étrangeté se tiennent par la main, même si Aimée Hoving travaille en lumière naturelle. Et si c'était un rêve ? "

Isabelle Cerboneschi, avril 2018

Source : communiqué de presse



© Aimée Hoving, Alien Twins, 2017, de la série Pictures of her, épreuve pigmentaire, 70x105 cm. Courtesy Joy de Rouvre

Aimée Hoving (1978, NL) est diplômée de l'ECAL en Communication visuelle, département photographie, en 2002. Pendant une dizaine d'année, elle a travaillé en duo avec Anoush Abrar, principalement dans le domaine de la mode, tout en développant des projets personnels autour des représentations de la femme.

" Depuis aussi longtemps qu'elle tient une caméra entre ses mains, Aimée Hoving photographie des femmes. Toujours dans un environnement familier si possible: famille, amies, amies d'amies. Rester dans un cadre privé, cela l'aide à mieux « décadrer » ses personnages, les faire sortir du cadre justement. Sans doute parce qu'on ne peut pas prendre tous les risques en même temps.

Utiliser son propre réseau amical et familial, c'est une manière de révéler l'éducation qu'elle a reçue de ses parents, et qu'elle interroge justement dans son travail. Tout est matière à réflexion, à révélation plutôt. Après avoir été diplômée de l'ECAL, Aimée Hoving a tenté d'aborder l'univers de l'homme: avocats du barreau, hommes d'affaires, tous sont passés derrière son objectif. Mais son objectif était autre, et l'univers féminin l'a rappelée à son bon souvenir. « C'est plus facile. Je ne sais pas pourquoi. Elles me comprennent. Je les comprends », dit-elle. Ses photographies sont le résultat d'une observation du réel qu'elle va détourner au gré de son imaginaire, mais juste un peu, pas trop. A peine un décalage qui donne ce ton particulier à ses images. Une unicité. Sa signature. "

Isabelle Cerboneschi, avril 2018



© Cyril Porchet, Vertigo 2. Courtesy Galerie C

Cyril Porchet. Le reflet du pouvoir

BAART, Genève, 17.04. – 15.08.2018

www.baart.swiss

Le reflet du pouvoir est une exposition hors-les-murs de la Galerie C, en collaboration avec la galerie BAART. "Les quatre séries présentées ont pour trait commun de refléter sous des angles divers la matérialisation du pouvoir. Pour *Séduction*, Cyril Porchet réalise une série de photographie de chœurs d'églises. L'architecture perd de sa tridimensionnalité et les surfaces s'aplatissent, comme si le regardeur faisait face à une peinture. Cette architecture est également le témoin d'une quête du spectaculaire entreprise par l'Homme. L'artiste adopte un point de vue similaire pour la série *Vertigo* : les plafonds d'églises baroques semblent entrer en fusion avec l'architecture et nous plongent dans un vertige d'une autre dimension. Ces architectures du passé – lieux d'exercice d'un pouvoir désormais en perte de vitesse – s'avèrent des allégories pour parler du présent de notre société.



© Cyril Porchet, Reina 4. Courtesy Galerie C

Écho contemporain des chœurs d'églises et des plafonds baroques, *Meeting* rassemble des photographies d'assemblées générales de grandes entreprises européennes – UBS, Novartis, Siemens ou Deutsche Telecom – juste avant que les actionnaires ne prennent place : lieux de pouvoir d'une religion nouvelle – le capitalisme – ces espaces reflètent une dynamique théâtrale non sans rappeler les amphithéâtres romains. Finalement, la série *Reina* est un retour au sujet individuel : véritables tableaux vivants, les reines des carnivals rejoignent par leur ornementation et leur plasticité les églises baroques. "

Né à Genève en 1984, Cyril Porchet vit et travaille à Lausanne. Diplômé de l'ECAL – Ecole cantonale d'art et de design de Lausanne (Bachelor en communication visuelle, département photographie, en 2009 puis Master en direction artistique en 2011), son travail a reçu un rapide succès et a été primé à plusieurs reprises, dont trois fois pour le prestigieux Prix fédéral suisse de design.

Source : communiqué de presse



© AES+F, *Allegoria Sacra*, 2011-2013, installation vidéo, 34'34", détail. Courtesy MAH

AES+F. Theatrum Mundi

Musée d'art et d'histoire, Genève, 18.05. – 07.10.2018
www.mahgeneve.ch

Actif depuis 1987, le collectif russe AES+F (Tatiana Arzamasova, 1955 ; Lev Evzovich, 1958 ; Evgeny Svyatsky, 1957 et le photographe Vladimir Fridkes, 1956, qui a rejoint le groupe en 1995) développe un univers narratif ouvert et foisonnant, mêlant réminiscences classiques (allusions mythologiques ou religieuses, citations de l'art occidental de la Renaissance au 18^e siècle) et appropriation des codes esthétiques du monde contemporain globalisé (jeu vidéo, technologie, mode, cinéma...).

Depuis *Last Riot / La Dernière Révolte*, vidéo présentée à la Biennale de Venise en 2007, le cœur de leur travail est constitué de photographies numériquement soigneusement mises en scène et faisant appel à de nombreux figurants, à partir desquelles ils créent de spectaculaires vidéos immersives, véritables fresques animées contemporaines. Cet univers syncrétique, artificiel mais en prise directe avec le monde d'aujourd'hui, se matérialise également sous forme de sculptures, de photographies et de peintures numériques qui réactualisent des formes consacrées de l'histoire de l'art.

Organisée autour de leurs deux plus récentes vidéos, *Allegoria Sacra / L'Allégorie sacrée* (2011-2013) et *Inverso Mundus / Le Monde à l'envers* (2015), l'exposition invite à un spectacle total en proposant un panorama des dix dernières années de cette création baroque et protéiforme, avec des peintures numériques, des sculptures et des photographies.

L'actuelle situation politique en Russie n'a pas facilité la mise sur pied et le financement de cette importante exposition. L'engagement sans faille des artistes et de leur équipe (New-York – Moscou – Berlin), du Musée d'art et d'histoire (Genève), et de la galerie Triumph (Moscou), ont cependant permis de mener à bien cette entreprise. Il aurait en effet été très regrettable, en ces temps difficiles sur le plan de la diplomatie mondiale, de devoir renoncer à l'un des fleurons de la scène culturelle actuelle de Russie. Car l'œuvre d'AES+F témoigne que les meilleurs artistes, ici et là en tête de pont de la société d'aujourd'hui, ne craignent pas de se confronter à un héritage culturel partagé ainsi qu'aux nouveaux enjeux, aussi déroutant soient-ils, d'un monde globalisé qu'il serait illusoire d'ignorer.

Source : dossier de presse



© AES + F, Tondo 24, Last Riot, 2007, collage digital et impression numérique sur toile, diamètre : 150 cm. Courtesy MAH



© Robert Capa, Paysans allemands fuyant leurs terres suite au débarquement des Américains et Britanniques vers la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, près de Wesel, Allemagne, 24 mars, 1945. Courtesy Magnum Photos / MICR

EXIL

MICR – Musée International de la Croix Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 14.03. – 25.11.2018
www.redcrossmuseum.ch

Le Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (MICR) présente EXIL, une exposition réalisée en coproduction avec Magnum Photos. Aujourd'hui, les 65,6 millions de personnes* déplacées redessinent les contours géographiques, sociétaux et transforment les pays. La migration bouscule les échelles du global, du local et du transnational : les voies de communication et les échanges économiques se multiplient, les marchés du travail se segmentent ; les droits sociaux et juridiques s'effritent, rendant plus visibles l'apparition de nouvelles formes de précarisation et d'inégalité. La migration, ce n'est pas seulement des nombres, des statistiques, des sujets d'actualité ou des flux désincarnés, il s'agit d'un phénomène ancien, d'une multitude d'histoires singulières, des déplacements de gré ou de force et ce sont ces parcours, ces déplacements, ces destins que l'exposition se propose de retracer. L'exposition Plus de 300 photographies saisies par les photojournalistes de Magnum Photos racontent le voyage du migrant, la marche, l'attente, l'incertitude, la peur, mais aussi l'espoir. Le travail de figures historiques de l'agence tels que Robert Capa, Werner Bischof et Raymond Depardon vient côtoyer celui de photographes contemporains présents sur le terrain. De la guerre d'Espagne à celle du Vietnam, du conflit des Balkans à celui qui a embrasé le Moyen-Orient en passant par l'arrivée de réfugiés aux portes de l'Europe, l'exposition offre une plongée documentaire passionnante dans l'histoire du monde et de l'humanité et questionne des notions aussi diverses que celles de territorialité, de géopolitique, de contextes économiques et de frontières mentales. Pour illustrer ces mouvements, EXIL offre une scénographie audacieuse et rompt avec l'accrochage traditionnel. Les visiteurs sont invités à prendre en main les photographies ; se crée ainsi un rapport complètement différent avec l'image et le destin des personnes figurées. Enfin, des oeuvres d'art contemporain provenant du Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris viendront enrichir le propos et offrir des éclairages multiples sur les thématiques abordées.

Source : communiqué de presse

* <http://www.unhcr.org/dach/ch-fr/publications/statistiques>



© Hiroji Kubota, Réfugiés vietnamiens, Xuan Loc, Vietnam, 13 avril 1975. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Moises Saman, Le long de la frontière turco-syrienne, dans la province de Hatay, 2 mars, 2012. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Raymond Depardon, Touaregs du Mali fuyant les sécheresses, Algérie, mars 1974. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Chris Steele-Perkins, Des réfugiés dans le camp Sha-alaaan, Jordanie, 1990. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Thomas Dworzak, Des réfugiés et des migrants principalement de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan arrivent en Autriche Braunau am Inn, Austria, 2015. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Paolo Pellegrin, Des réfugiés débarquent sur une plage touristique sur l'île grecque de Kos, Grèce, 2016. Courtesy Magnum / MICR



© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games

Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018
www.kunstmuseumbasel.ch

L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.

Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).

L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? *

Nassim Daghighian

* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal* #07, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, *Off the Shelf*, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, *Bringing the War Home – New Series*, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York



© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux. Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse



© Taryn Simon, Paperwork and the Will of Capital, 2015, vue de Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

Taryn Simon. Shouting is under calling

Kunstmuseum Luzern, Lucerne, 24.02. – 17.06.2018
www.kunstmuseumluzern.ch

" Mes travaux subissent des mutations constantes en fonction de la politique, de l'économie, de la culture et de l'époque... Ces ruptures et le temps qui passe font partie de l'œuvre. " – Taryn Simon *

L'exposition incontournable de ce printemps est consacrée à Taryn Simon (1975, USA), artiste prisée autant par les institutions muséales et le marché de l'art (le galeriste Larry Gagosian l'expose depuis 2004) que par la presse *people* (depuis qu'elle a épousé le frère de l'actrice Gwyneth Paltrow). Dans un éclairage d'un blanc clinique voulu par l'artiste, le Kunstmuseum Luzern présente des œuvres majeures réalisées ces dix dernières années, à la suite de sa célèbre série *An American Index of the Hidden and Unfamiliar* (2007), qui comporte une analyse critique de son pays. Au début du parcours, on découvre des extraits de son vaste projet *A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII* (2008-2011) puis des travaux isolés moins connus, tel *An Avatar* (2008), ainsi que son impressionnante série *Paperwork and the Will of Capital* (2015).

La démarche de Taryn Simon pourrait être qualifiée de documentaire critique post-conceptuel. Ses travaux ont principalement trait au réel – qu'il s'agisse de phénomènes visibles ou, la plupart du temps, cachés – et ils naissent généralement de l'élaboration d'un projet sous forme de texte avant de prendre forme et de donner lieu, le plus souvent, à des prises de vue réalisées à la chambre photographique (Sinar 4x5 inch). Les relations entre images, textes et dispositifs (graphisme, installation, scénographie...) jouent un rôle majeur dans son discours associant réalité et fiction, document et imagination. Pour certaines œuvres, Taryn Simon s'inscrit également dans les pratiques contemporaines de collecte ou d'appropriation d'archives. Les rapports entre les différentes sciences humaines telles que l'anthropologie et la sociologie, la politique et l'économie, la philosophie et l'esthétique, passionnent Taryn Simon qui dit ne jamais s'être identifiée au statut d'artiste et s'intéresser tout particulièrement aux mécanismes de pouvoir – souvent invisibles – agissant sur les individus. Elle a une attitude critique aussi bien à l'égard du monde contemporain que des usages de la photographie elle-même. L'intense luminosité des espaces d'exposition sert ainsi de métaphore à la mise en évidence de ces aspects souvent occultés : la lumière comme moyen de dévoilement de la vérité (je pense ici au concept d'*alètheia* que l'on trouve notamment dans l'allégorie de la caverne de Platon).

* Citation de Taryn Simon tirée du communiqué de presse. Curatrice : Fanni Fetzer, directrice du Kunstmuseum Luzern



© Taryn Simon, Paperwork and the Will of Capital, 2015, exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : M. Latzel

Trois salles en enfilade permettent de découvrir un extrait de *Paperwork and the Will of Capital* (2015), travail récent de Taryn Simon représentatif de la dimension politique de sa démarche. Non sans humour, elle aborde par la marge les questions de pouvoir à travers une série photographique représentant trente-six bouquets de fleurs " historiques ". Ceux-ci ont en commun d'avoir été confectionnés par l'artiste et sa sœur Shannon d'après des bouquets utilisés lors de rencontres officielles importantes impliquant les états signataires des accords de Bretton Woods en 1944, qui menèrent à la création de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international. Il s'agit de signatures de traités, accords, contrats ou décrets entre pays ou organisations. Dans le titre de la série, "paperwork" renvoie donc aux formalités administratives, à la paperasse, et "Will of Capital" à la puissance du capitalisme, du nouvel ordre économique établi dès 1944.

Attentive à la portée symbolique de ces bouquets décoratifs, Taryn Simon a choisi des situations comportant des compositions florales invraisemblables qui révèlent ce qu'ont rendu possible l'être humain et l'économie mondiale : des plantes provenant des quatre coins du monde et disponibles en toute saison. Actrice autant que témoin inquiet du système capitaliste, l'artiste a fait livrer dans son studio new-yorkais 4000 spécimens de plantes du plus grand marché aux fleurs du monde, Aalsmeer aux Pays-Bas, par lequel transitent environ 20 millions de fleurs par jour. Les bouquets sont photographiés sur des supports et des fonds dont les couleurs s'inspirent de la décoration des lieux de réunions historiques (d'après des images d'archives).

Pour accentuer l'aspect luxueux des grands tirages pigmentaires, chaque image de bouquet est placée dans un cadre en acajou comportant une ouverture spécialement conçue pour y placer le texte qui l'accompagne, imprimé sur un papier archive d'herbier. L'acajou a été choisi pour évoquer le style grandiloquent du mobilier des salles de réunion mais, ironiquement – et sans que cela soit voulu par l'artiste, – il rappelle aussi les problématiques environnementales et l'abattage illégal d'arbres tropicaux en Amérique latine, d'où provient le bois de ces cadres... Des sculptures complètent *Paperwork and the Will of Capital* : les plantes utilisées pour les prises de vue sont présentées ici séchées sous forme d'herbier sur une presse en béton anthracite conçue par l'artiste, à côté de photographies de petit format. Ces œuvres fort séduisantes proposent toutefois un parcours de l'histoire économique mondiale ambivalent, plutôt que critique, car la production d'un tel projet artistique n'aurait pu être possible sans l'existence de ce capitalisme dont semble se défier Taryn Simon.

Nassim Daghighian

Sources : Liz Jobey, "Silent blooms: artworks by Taryn Simon", *Financial Times*, 19.5.2017 : [lien](#)

Charlie Rose & Taryn Simon, "Paperwork and the Will of Capital", 26.4.2016, 24'55", vidéo : [lien](#)

Richard B. Woodward, "Taryn Simon: Paperwork and the Will of Capital @ Gagosian", [collectordaily.com](#), 15.3.2016 : [lien](#)



© Taryn Simon, tirage pigmentaire et texte sur papier archive d'herbier (voir ci-dessous) dans cadre en acajou, 215.9x186.1x7 cm, série Paperwork and the Will of Capital, 2015. Courtesy Gagolian Gallery

Bratislava Declaration

Bratislava, Slovakia, August 3, 1968

Representatives from the Bulgarian Communist Party, Hungarian Socialist Worker's Party, Socialist Unity Party of Germany, Polish Workers' Party, Communist Party of the Soviet Union, and the Communist Party of Czechoslovakia signed a declaration reaffirming their commitment to Marxism-Leninism.

Following a period of political liberalization in Czechoslovakia known as the Prague Spring, representatives from communist Warsaw Pact member states, including Czechoslovakia, met to sign the Bratislava Declaration. All sides acknowledged their right to pursue internal political reforms, but only if those reforms upheld an "unshakable fidelity to Marxism-Leninism" while "repulsing the intrigues of imperialism." The agreement marked an effort by the Soviet Union to rein in the Czechoslovakian reforms, which it saw as a potential contagion of capitalist ideas that could spread throughout the Eastern Bloc. But despite having signed the declaration, Czechoslovakia continued its democratic reforms. Sixteen days after the signing of the Bratislava Declaration, the Soviet Union – along with its Warsaw Pact allies Bulgaria, Hungary, East Germany, and Poland –invaded Czechoslovakia under the mantle of what later became known as the Brezhnev Doctrine: the Soviet Union's policy of compelling the subordination of its satellite states. Brezhnev Doctrine policies lasted over a decade and were used to justify Soviet military interventions as far-reaching as the 1979 invasion of Afghanistan.

Dianthus caryophyllus, Carnation, Colombia



© Taryn Simon, tirage pigmentaire et texte sur papier archive d'herbier (voir ci-dessous) dans cadre en acajou, 215.9x186.1x7 cm, série Paperwork and the Will of Capital, 2015. Courtesy Gagolian Gallery

Agreement between Switzerland and the United States of America for Cooperation to Facilitate the Implementation of FATCA. Bern, Switzerland, February 14, 2013

Swiss state secretary Michael Ambühl and United States ambassador to Switzerland Donald S. Beyer Jr. signed an agreement outlining details for the Foreign Account Tax Compliance Act (FATCA) in Switzerland.

The U.S. and Switzerland signed an intergovernmental agreement modifying the Foreign Account Tax Compliance Act (FATCA) to target tax evasion by U.S. taxpayers with foreign accounts and other offshore assets. As a result of FATCA, Swiss financial institutions, a onetime haven for secret bank accounts, are required to report account numbers, names, balances, addresses, and taxpayer identification numbers of American account holders to the Internal Revenue Service (IRS) as a prerequisite for participation in U.S. capital markets. Unilaterally implemented and applicable worldwide, FATCA was enacted on the assumption that virtually all countries would comply if the alternative meant exclusion from the U.S. economy. Under FATCA, the IRS collects more information on taxpayers' foreign accounts than it does for domestic holdings, raising questions about privacy, the reach of the IRS, and the effect on America's approximately 7.6 million expatriates – many of whom have not lived in the U.S. for years. The U.S. is the only nation with a large economy to levy taxes based on citizenship rather than residence. The number of Americans renouncing their citizenship has dramatically increased since FATCA's implementation.

Phoenix roebelenii, Miniature Date Palm, Costa Rica

Antirrhinum majus, Snapdragon, Spain

Veronica spicata, Spiked Speedwell, Kenya

Phalaenopsis amabilis, Moth Orchid, Venezuela

Anemone coronaria, Poppy Anemone, Italy

Gypsophila paniculata, Baby's Breath, Kenya

Rosa x hybrida, Hybrid Tea Rose, Kenya



© Taryn Simon, The Picture Collection, 2013, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel



© Taryn Simon, Field Guide to Birds of the West Indies, 2014, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel



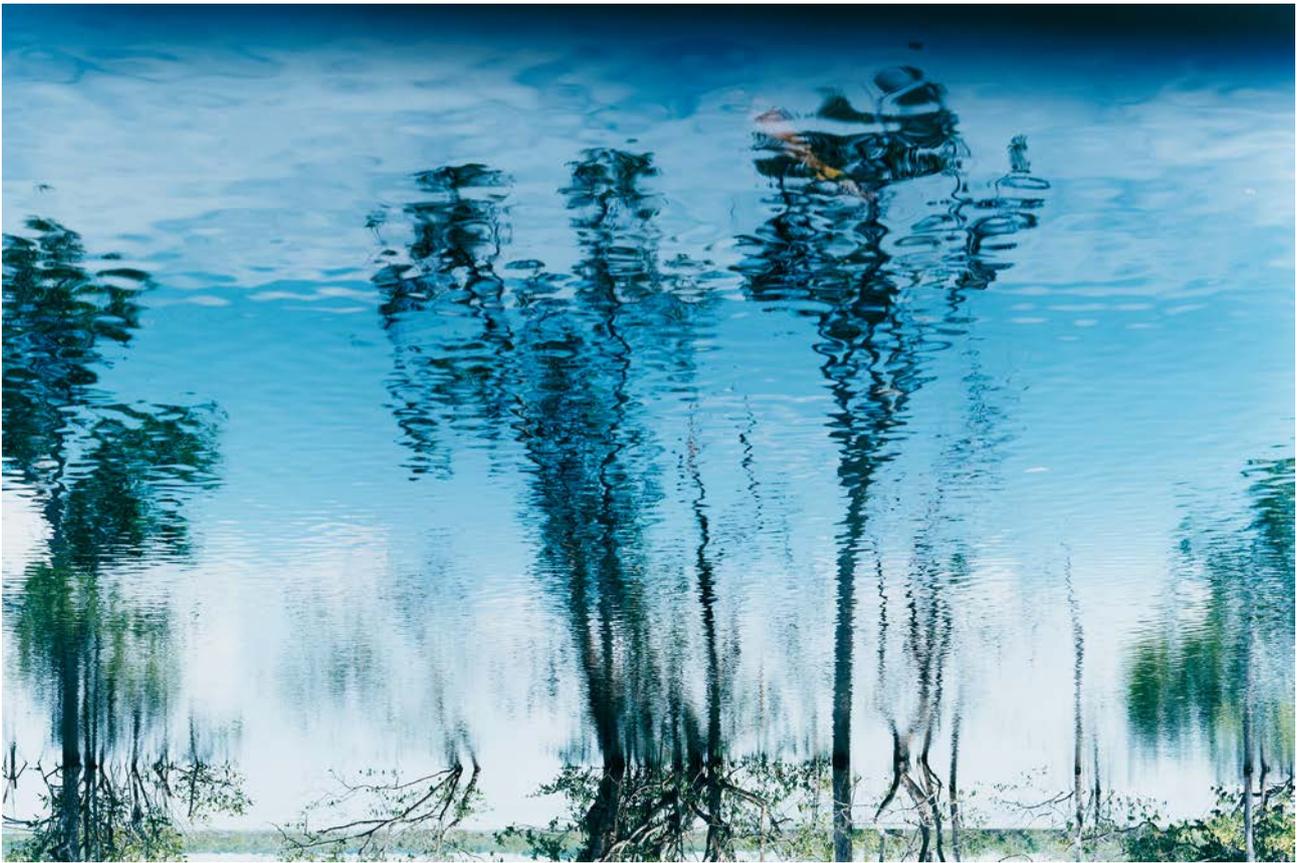
© Taryn Simon, *A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII*, 2008-2011, vue de l'exposition *Shouting is Under Calling*, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

" Je voulais explorer les idées de destin et d'évolution. La façon dont les forces internes du sang, l'héritage physique et psychologique, entrent en conflit avec les forces externes liées au territoire, au pouvoir, aux circonstances ou à la religion. [...] Je m'intéresse à la façon dont les histoires sont enregistrées et par là même interprétées, manipulées." – Taryn Simon

" *A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII* a été réalisée sur une période de quatre ans (2008-2011) pendant laquelle Taryn Simon a voyagé à travers le monde pour recueillir des histoires associées à différentes lignées. Dans chacun des dix-huit « chapitres » qui composent l'œuvre, les forces extérieures, liées à des questions de territoire, de pouvoir, de circonstances et de religion, se heurtent à celles, intérieures, des héritages physiques et psychologiques."

" L'œuvre de Taryn Simon (née en 1975) est le résultat d'une recherche méticuleuse guidée par des systèmes de catégorisation et par la précarité de la survie. Artiste multidisciplinaire qui a travaillé avec la photographie, le texte, le film, la sculpture et la performance, Taryn Simon attire notre attention sur les marges du pouvoir, là où le contrôle, les ruptures et les contours de sa construction deviennent visibles. Elle nous révèle l'espace imperceptible qui existe entre la parole et le monde visuel, un espace dans lequel se construisent de multiples vérités et phantasmes et où émergent l'interprétation et la désorientation. La réalisation technique, physique et esthétique de ses projets est le reflet du contrôle et du pouvoir qui sont les thèmes mêmes de son œuvre. En convoquant souvent la forme de l'archive, Taryn Simon donne l'illusion de l'ordre à la nature chaotique et indéterminée de ses sujets. "

Sources : citation de Taryn Simon tirée de Claire Guillot, "Taryn Simon dissèque en images les liens du sang", *Le Monde*, 31.5.11, p.22 ; communiqué de presse, Kunstmuseum Luzern



© Axel Hütte, San Fernando de Atabapo, Venezuela, 2007, c-print, 172x237 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch

Axel Hütte. Far away – on the road

Museum Franz Gertsch, Burgdorf, 24.03. – 26.08.2018

www.museum-franzgertsch.ch

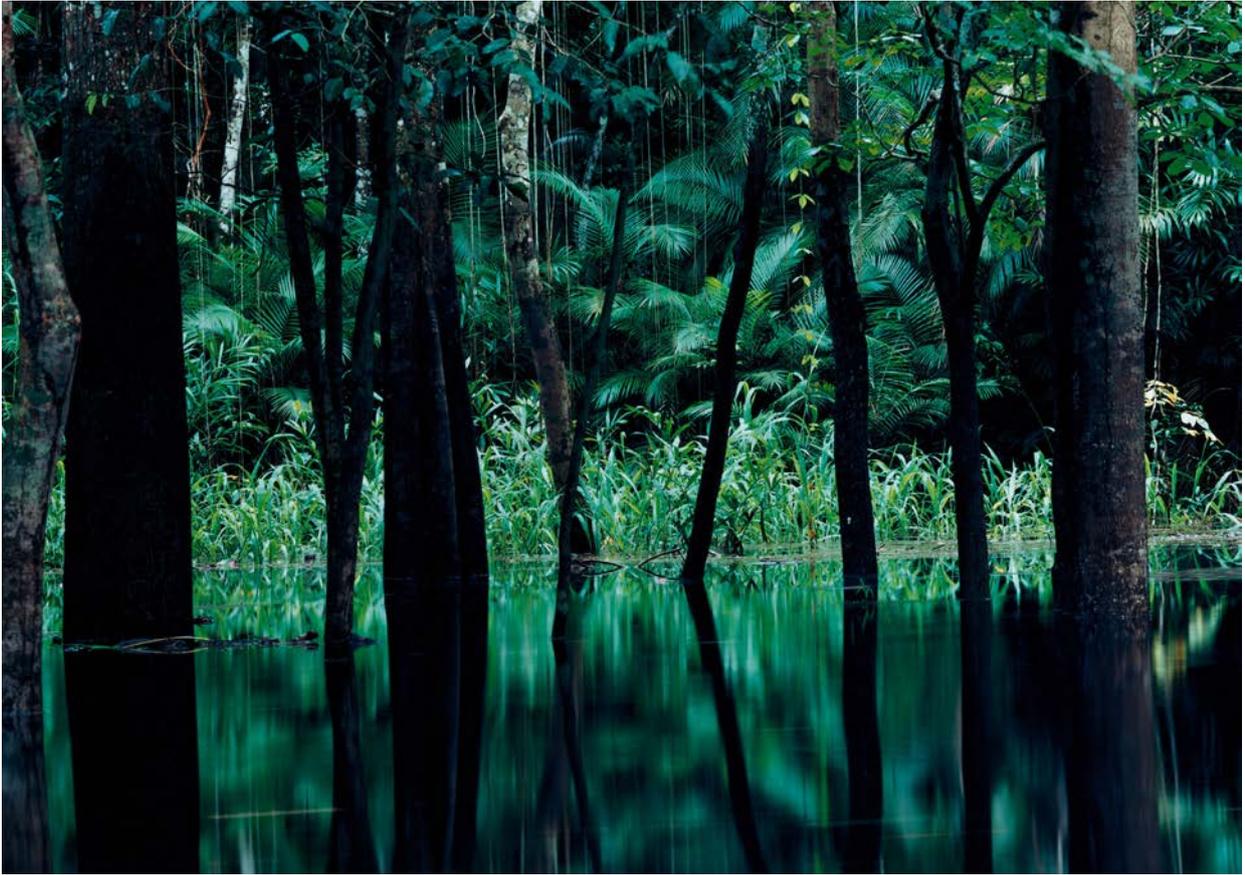
L'exposition *Unterwegs – in der Ferne* (En chemin – au loin) présente vingt-cinq œuvres d'Axel Hütte (1951, DE) réalisées de 1998 à 2017 ; c'est la seconde exposition personnelle de l'artiste dans un musée suisse après celle du Fotomuseum Winterthur en 1997. Le parcours est essentiellement thématique et formel, ce qui permet d'apprécier la cohérence du travail de l'artiste sur ces vingt dernières années à travers ses superbes paysages naturels ou construits, de jour comme de nuit, ainsi que ses images d'architectures.

Axel Hütte a voyagé sur les sept continents, muni de son appareil photographique de grand format équipé de plans-films argentiques. Son travail n'est pas documentaire et pourrait être comparé par certains aspects aux approches picturales de l'impressionnisme et du romantisme. L'artiste est particulièrement attentif aux phénomènes de la perception et aux impressions produites par les motifs formels, entre planéité et profondeur, surface et espace, et par les effets de lumière et d'atmosphère liés aux conditions climatiques. Les structures formelles, naturelles ou architecturales, sont des éléments de composition pour ses cadrages soigneusement choisis après une longue observation des sujets. Le photographe apprécie les prises de vue en pose longue (jusqu'à 40 minutes pour les vues nocturnes de métropoles) et ne fait pas appel à la retouche numérique. Le but d'Axel Hütte est essentiellement de traduire en images sa sensation subjective d'un paysage ou d'un moment vécu sublime. Il se dégage de l'ensemble de ses œuvres une sérénité, un calme silencieux empreint de poésie, en particulier dans les photographies comprenant des reflets. Derrière la simplicité apparente de certaines compositions se lit la complexité du monde.

Nassim Daghighian

Curatrice : Anna Wesle, avec la participation de l'artiste et de sa collaboratrice Katlen Hewel.

Axel Hütte est né en 1951 à Essen et a étudié la photographie à la Kunstakademie de Düsseldorf auprès de Bern et Hilla Becher ; il vit et travaille entre Düsseldorf et Berlin. Depuis 1979, il expose son travail au niveau international ; en 2017, une importante rétrospective en deux parties lui a été consacrée par deux institutions allemandes, le Museum Kunstpalast à Düsseldorf et le Josef Albers Museum Quadrat à Bottrop.



© Axel Hütte, Rio Negro 2, Brazil, 1998, c-print, 187x237 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Underworld 1, Mexico, 2008, c-print, 182x242 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Fukuoka, Japan, 2013, c-print, duratrans, 145x115 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Toronto 1, Canada, 2016, tirage n/b, Ortho film, 72.8x100 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Thomas Brasey, Estrada do Tingly, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Coalmine

Thomas Brasey. Boaventura

Coalmine – Forum für Dokumentar fotografie, Winterthour, 28.04. – 16.06.2018
www.coalmine.ch

Thomas Brasey est le lauréat de la 10^{ème} Enquête photographique fribourgeoise (2016) avec son projet *Boaventura*. L'artiste associe des paysages et des portraits de descendants des colons suisses à des images réalisées en studio pour évoquer l'histoire de Nova Friburgo. Le point de départ de l'aventure est une migration de la Suisse à l'Amérique latine. Un traité signé en 1818 marque le départ, l'année suivante, d'environ 2000 Suisses vers le Brésil, alors sous domination portugaise, pour s'installer à Nova Friburgo. Fuyant la crise économique et agricole du début du 19^e siècle, ils rêvent d'un avenir meilleur. Pour motiver les inscriptions à l'émigration, des brochures contenant le traité de colonisation et des informations sur la future colonie sont distribuées. Les autorités helvétiques profitent aussi de l'occasion pour se débarrasser d'une partie indésirable de la population : les *Heimatlosen* (apatrides). Les conditions de vie de ces migrants, dont une majorité de Fribourgeois, furent difficiles : une traversée meurtrière, une terre peu hospitalière et de rudes conditions de travail. À travers ce parcours, Thomas Brasey met en perspective passé et présent du Canton de Fribourg, sans réduire la complexité des vécus individuels.

Un bel ouvrage, élaboré avec soin, accompagne l'exposition *Boaventura*.

Nassim Daghighian

Curateur de Coalmine – Forum pour la photographie documentaire : Sascha Renner

Publication : *Boaventura*, Heidelberg, Kehrer / Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire, 2017 ; avec des textes de Christophe Mauron et Sascha Renner.



© Thomas Brasey, Mateus Folly, de la série Boaventura, 2016. Courtesy Coalmine

Entretien avec Thomas Brasey (extraits)

Votre enquête met en parallèle l'émigration fribourgeoise au Brésil avec les phénomènes migratoires que connaît aujourd'hui la Suisse. Comment avez-vous tissé ce lien entre passé et présent ?

Ce lien est apparu très tôt dans mon projet. Je cherchais initialement à aborder la thématique des immigrés dans le canton de Fribourg et je suis tombé sur l'histoire de Nova Friburgo. J'ai ainsi conçu mon travail en fonction des corrélations entre l'aventure des colons fribourgeois et la problématique actuelle des phénomènes migratoires. Les deux situations ne sont pas totalement similaires, mais je trouvais intéressant d'inviter le spectateur à tirer certains parallèles pour, peut-être, réfléchir différemment à cette épineuse question.

Une partie de mon travail consiste en une sorte de reconstitution, à l'aide de prises de vue en studio, de l'épopée de 1819. J'ai voulu introduire une certaine ambiguïté dans ces images « historiques » : en y incorporant des objets contemporains ou en abordant des thématiques telles que les conditions de voyage en mer, la mort, l'exploitation des migrants, etc.

Que retirez-vous de votre expérience entre le Brésil et la Suisse ?

Ce fut un réel plaisir de découvrir le petit microcosme Fribourg – Nova Friburgo. J'ai trouvé intéressant de m'immerger dans cet épisode particulier de l'histoire suisse et de constater l'intérêt, ou le manque d'intérêt, qu'il suscite des deux côtés de l'Atlantique. Il y a des personnes passionnées qui s'impliquent pour faire perdurer la mémoire de l'aventure de 1819 : cela ne va pas sans causer parfois quelques tensions, mais je trouve qu'il y a quelque chose de poignant dans les diverses démarches dont j'ai été témoin.

Source : dossier de presse du Musée gruérien, Bulle



© Daniele Buetti, M.A., de la série Don't talk to me, 2018, c-print digital, miroir, peinture, 130x100 cm.
Courtesy of the artist & Galerie Nicola von Senger

Daniele Buetti

Galerie Nicola von Senger, Zurich, 18.05. – 14.07.2018
www.nicolavonsenger.com

Dans l'exposition à la Galerie Nicolas von Senger, Daniele Buetti (1955, CH ; vit à Zurich et Munich) présente une série " d'anti-portraits " pour lesquels il s'est approprié des portraits photographiques plutôt conventionnels. Les images dont s'est inspiré l'artiste sont pour la plupart des portraits de personnalités célèbres : Marina Abramovic, Jean-Michel Basquiat ou Grace Jones, entre autres. Buetti a découpé en plusieurs fragments les parties les plus identifiables du visage pour n'en garder que certaines et laisser ainsi un vide que pourra combler chaque spectateur en se regardant dans le miroir sur lequel repose le collage. Le dispositif rappelle la série de Douglas Gordon, *Self-portrait of You + Me* (dès 2006), mais en plus ludique. On peut aussi y lire une manière de revisiter de manière ironique, voire critique, la tendance actuelle aux *selfies*.



© Daniele Buetti, J.M.B. de la série Are you talking to me, 2018, c-print digital, miroir, 91.5x75 cm. Courtesy of the artist & Galerie Nicola von Senger



© Erik Madigan Heck, Audrey Marney, 2015, c-print, 127.3x228.6 cm. Courtesy Christophe Guye

Erik Madigan Heck. Old Future

Christophe Guye Galerie, Zurich, 03.05. – 25.08.2018
www.christopheguye.com

" La photographie de mode a cent ans. Depuis les premiers clichés du baron de Meyer et d'Edward Steichen, elle a suivi des chemins variés. Pendant longtemps, ce n'était que dans les pages d'un magazine, ou peut-être sur le mur d'une chambre d'adolescente, que l'on pouvait apercevoir une photo de mode. Mais les choses ont changé. Les musées organisent des expositions importantes, les galeries et les salles des ventes vendent des tirages, et les éditeurs sortent régulièrement de nouveaux titres consacrés à la photographie de mode. Les images iconiques de grands noms tels que Horst P. Horst, Erwin Blumenfeld, Irving Penn, Guy Bourdin, Richard Avedon ou encore Helmut Newton font désormais partie de notre héritage culturel et leurs œuvres se vendent à des prix records. On ne considère plus la discipline comme un passe-temps frivole mais une véritable forme artistique.

Sous cet éclairage, le langage visuel du photographe américain Erik Madigan Heck est spectaculaire. Au fil d'une carrière somme toute assez courte, il a développé une façon bien à lui de regarder la mode. Un simple coup d'œil à son ouvrage *Old Future*, publié cette année par Thames & Hudson et auquel une exposition zurichoise est consacrée, suffit à mettre en évidence sa signature, un traitement clair et unique des couleurs et des motifs. La série reproduite ici a été publiée par le *New York Times Magazine* en avril 2017. Heck avait eu l'idée de créer un portfolio sur Comme des Garçons, pour accompagner le lancement de l'exposition de Rei Kawakubo au Metropolitan Museum of Art, et de le publier dans un magazine qui en principe n'accorde aucun espace à la mode. C'est un exemple parfait de son fonctionnement – travailler avec un magazine extérieur à cet univers, et se concentrer sur le travail de Rei Kawakubo, une styliste qui s'attache à aller au-delà de la mode et exprimer des images abstraites plus qu'à dessiner des vêtements.

Soutenu par le *New York Times Magazine* et Comme des Garçons, Erik Madigan Heck réalise six tableaux pour la collection Automne 2017. Minimalistes, épurées, ses photos entrent en résonance avec la palette des pièces dessinées par Rei Kawakubo. Intitulée *Future of Silhouette*, la série repousse les limites de la photographie de mode. Le visage blanc de Saskia de Brauw apparaît ici et là, sur un corps légèrement décalé en termes d'échelle, un corps fait de formes comme étirées, en expansion. L'histoire de la photographie de mode atteste du fait que le pendule a toujours hésité entre la beauté naturelle et la beauté artificielle. Et pourtant, l'obsession du corps sain – qui se doit d'être mince, jeune et exempt d'imperfections – a perduré. Ici, le corps prend une autre direction : depuis quarante ans, Rei Kawakubo remet tout en question. Cette collection travaille les matériaux bruts, que la styliste appelle des « non-tissus ». Les photographies de Heck transcendent tout ce qui a été fait jusque-là. Dans ses images méticuleusement composées et soulignées de couleurs vives, la frontière entre le vêtement et le fond s'estompe, jouant avec l'idée de silhouettes « futures ».



© Erik Madigan Heck, Honeycomb, 2015, c-print, 116.8x175.3 cm. Courtesy Christophe Guye

À la fois créative et commerciale, la photographie de mode est pétrie de paradoxe : produite sur commande, tout en générant des images progressistes, expérimentales et artistiques, elle représente à la fois la haute couture et la culture populaire. Considérée comme un art, elle n'en demeure pas moins une industrie, au service d'une autre – haute couture, prêt à porter, accessoires ou produits cosmétiques. Les photographes, tout comme les couturiers, produisent des œuvres qui démontrent que la beauté n'a rien de fixe et se meut en permanence. Rei Kawakubo elle aussi démontre que cet idéal est en constante évolution. Cette obsession commune de la métamorphose s'affiche clairement dans les photos créées par Heck pour Comme des Garçons.

Le photographe collabore avec des artistes qu'il admire, dans les univers de la mode et de l'art. Rei Kawakubo en fait partie. « Lorsque j'ai commencé à faire des recherches sur les différentes marques et leurs stylistes – des plus en vue aux plus obscurs – j'en suis venu à voir la mode comme un art à part entière, avec son propre langage, ses codes esthétiques et ses potentiels de création », écrit-il dans *Old Future*. Il serait sûrement d'accord pour affirmer que la photographie de mode est la petite sœur de l'art moderne.

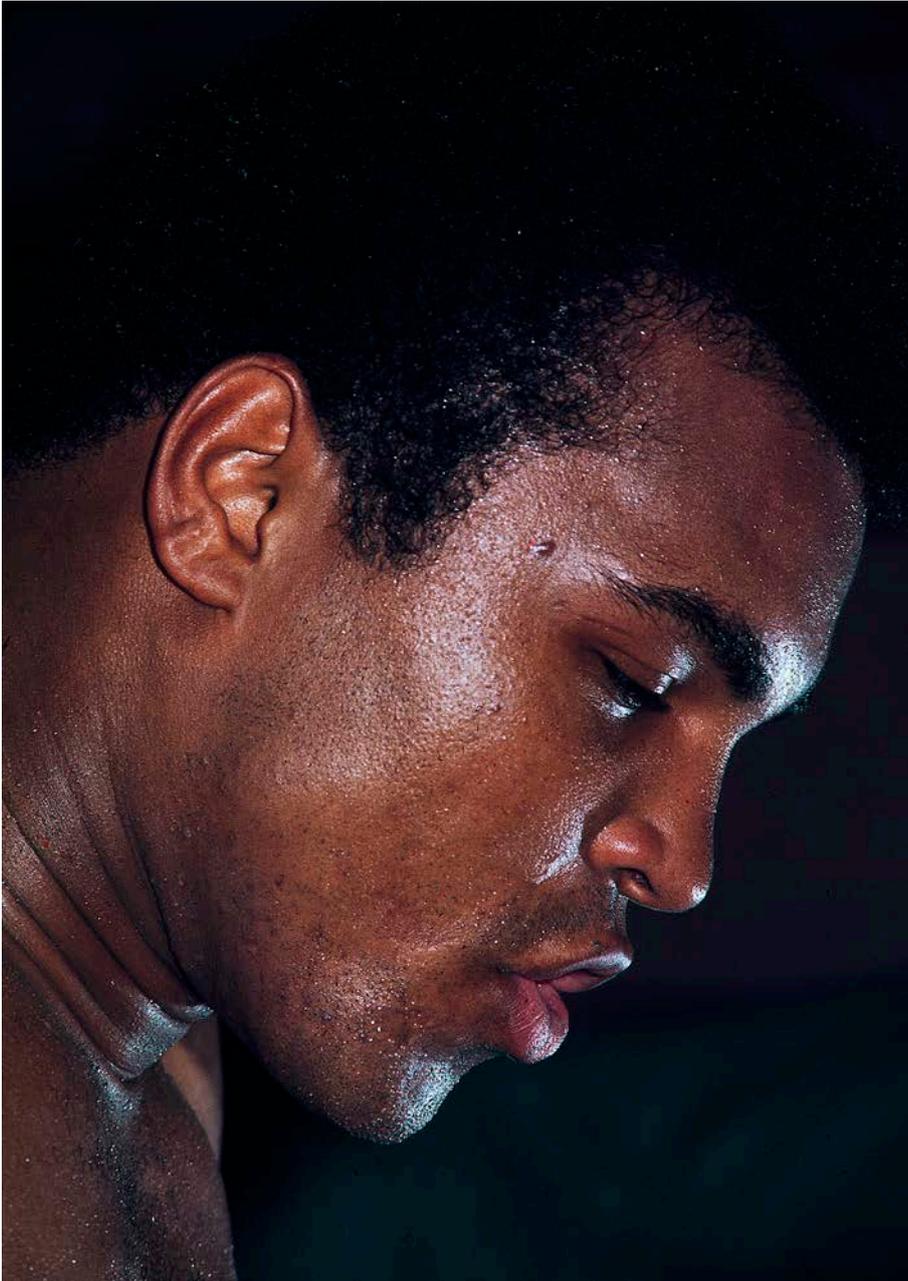
Au 20^e siècle, il était fréquent que les photographes passent du monde de l'art à celui de la mode. Edward Steichen, cofondateur avec Alfred Stieglitz de la parution Camera Work, joua un rôle actif au sein de la galerie new-yorkaise 291, qui fut la première à exposer de l'art moderne dans le début des années 1900 ; Man Ray et Erwin Blumenfeld entretenaient des liens étroits avec les peintres dadaïstes ; George Hoyningen-Huene suivit les enseignements des artistes André Lhote et Man Ray, et William Klein ceux d'André Lhote et Fernand Léger ; Horst P. Horst fut l'assistant de Le Corbusier et travailla aux côtés de Salvador Dali.

Heck, lui aussi, explique qu'il s'est toujours tourné vers la peinture pour le guider dans l'usage des couleurs. Parmi ses influences, il ne nomme aucun photographe mais plutôt des peintres tels qu'Édouard Vuillard, Edgar Degas, Peter Doig, Marlene Dumas et Gerhard Richter. Pour lui, « l'art est un continuum à partir duquel on doit construire ».

Nathalie Herschdorfer

Nathalie Herschdorfer est auteure et historienne de la photographie. Elle est directrice du MBAL, Le Locle.

Source : communiqué de presse



© Thomas Hoepker, Ali during training in Chris Dundee's Gym, 1970. Courtesy Bildhalle

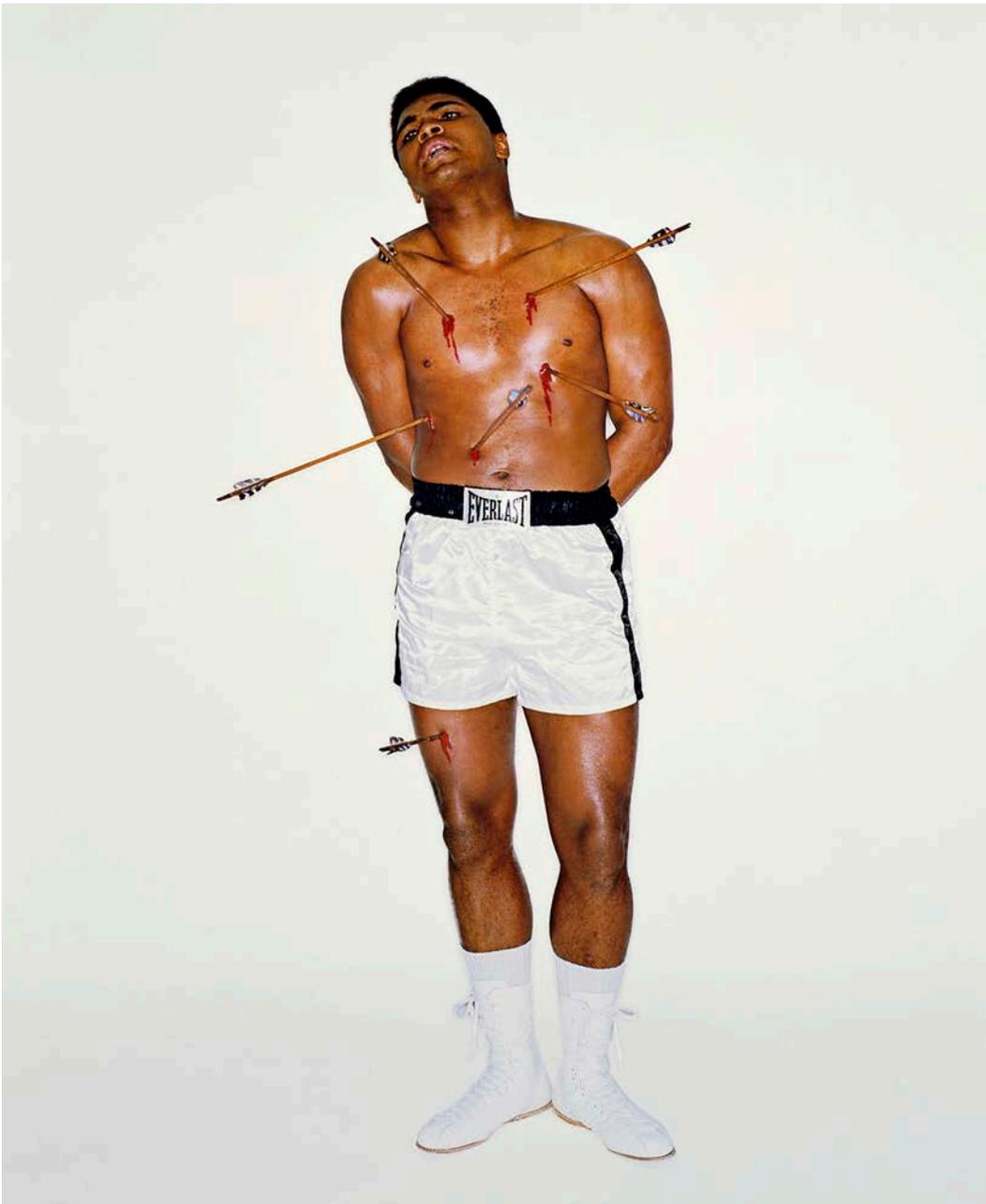
Muhammad Ali (1942-2016). Now you see me

Bildhalle, Zurich, 24.05. – 07.07.2018

www.bildhalle.ch

L'exposition collective *Now You See Me* marque le deuxième anniversaire de la mort de Mohammed Ali et, en hommage au célèbre boxeur et à son parcours, réunit des œuvres de photographes exceptionnels qui ont su capturer de manière originale le charisme de leur modèle : Thomas Hoepker, Gordon Parks, Marvin Newman, Flip Schulke, Steve Schapiro, Carl Fischer ainsi qu'Eric Bachmann.

Curateurs : Mirjam Cavegn et Daniel Blochwitz.



© Carl Fischer, Muhammad Ali as St. Sebastian, New York, 1967. Courtesy Bildhalle



© Guillaume Perret, *Daniela – la traversée du cancer*, 2017, publié dans HNE magazine. Courtesy Swiss Press Photo 18

Swiss Press Photo 18

Landesmuseum / Musée national suisse, Zurich, 04.05. – 01.07.2018

www.nationalmuseum.ch

Lauréats (1^{er} prix par catégorie) : actualité : Reto Oeschger ; vie quotidienne : Karin Hofer ; reportage suisse Niels Ackermann ; portrait : Guillaume Perret ; sport : Simon Tanner ; étranger : Alex Kühni.

Un regard dans les coulisses de la politique ou un reportage dans les vallées de montagne reculées : l'exposition *Swiss Press Photo 18* revient sur une année riche en événements et prouve une fois de plus que les images de presse sont non seulement informatives mais également touchantes. L'exposition des meilleures photos de presse suisses au Musée national suisse s'inscrit déjà dans une certaine tradition. Les visiteurs pourront passer en revue l'année 2017 selon six catégories : Actualité, Quotidien, Reportages suisses, Portraits, Sport et Étranger.

Les clichés montrent non seulement les événements majeurs mais mettent aussi en lumière des scènes moins connues, comme les derniers préparatifs du couple Berset avant le dîner de gala donné en l'honneur du président chinois Xi Jinping. Le regard dans l'antichambre du pouvoir illustre une facette de la politique plus amusante que celle qu'on connaît habituellement, sans pour autant tomber dans le ridicule. Le reportage photo consacré au seul dentiste mobile de Suisse, qui se rend en mini-bus dans les vallées les plus reculées d'Uri pour soigner les patients à domicile, est également étonnant. Une fois la consultation terminée, il arrive que praticien et patient prennent ensemble un café accompagné d'une tranche de gâteau.

Le titre de photographe de l'année a été décerné au Neuchâtelois Guillaume Perret, 44 ans, pour un cliché mêlant souffrance et espoir. Celui-ci représente une Daniela, qui se montre à l'image confiante en l'avenir, ce que la photo documente de façon impressionnante et sensible. *Swiss Press Photo 18* raconte de nombreuses histoires, tantôt avec des séries de photos, tantôt avec un seul cliché. Il vaut la peine de se plonger dans ces univers visuels afin de découvrir les événements et les destins qui se cachent derrière.



© Guillaume Perret, *Daniela – la traversée du cancer*, 2017, publié dans HNE magazine. Courtesy Swiss Press Photo 18

Photographe Swiss Press de l'année 2018

Dans le portrait-reportage *Daniela – la traversée du cancer*, Guillaume Perret a photographié une femme de 67 ans, de Neuchâtel, atteinte d'un cancer du sein. Après l'opération et une chimiothérapie, celle-ci a décidé de montrer son corps avec pour seul message que le cancer peut être vaincu. En Suisse environ 40 000 personnes souffrent du cancer chaque année. Le portrait de Guillaume Perret n'est pas du domaine de l'actualité quotidienne, néanmoins il est d'une présence oppressante.

Guillaume Perret (1973). D'abord maçon puis enseignant, ce photographe autodidacte commence à vivre de la photo en 2005 en travaillant pour les quotidiens *l'Express* et *l'Impartial*. Photographe indépendant, il est mandaté par des entreprises comme par la presse suisse. Il co-fonde la nouvelle agence photographique Lundi13 avec 4 autres associés. Le portrait reste sa discipline de prédilection. Depuis 3 ans, il développe un travail personnel à mi-chemin entre le portrait et le reportage en se consacrant sur la durée à ses sujets. La sensibilité avec laquelle il représente l'intimité de ses sujets trouve un écho adapté aux questions liées à l'identité. Afin de garder un cadre homogène, il réalise ses séries avec un moyen-format Rolleicord ainsi qu'une focale unique de 75 mm.

Voir le témoignage de Guillaume Perret : <https://vimeo.com/255123319>

Publication : L'exposition est accompagnée du catalogue de Swiss Press Photo avec les meilleurs photos de presse de l'année, qui paraît cette année pour la vingtième fois (Editions Till Schaap).

Source : communiqué de presse